

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

3ème année, No 119 — Samedi, 14 aout 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

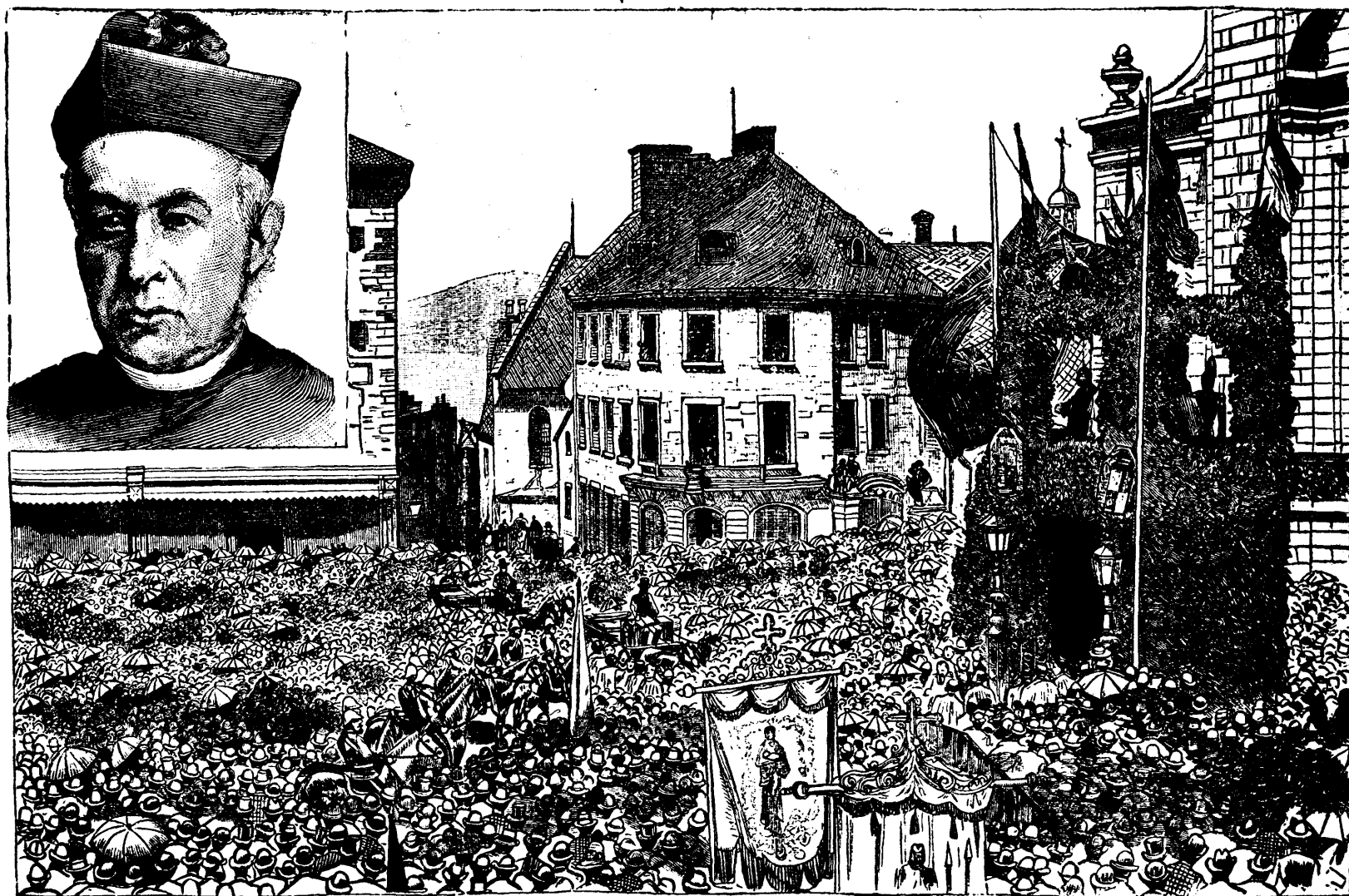
ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LE ROI OTTO,
FRÈRE ET SUCCESEUR DU FEU ROI LOUIS II



LE PRINCE LUITPOLD,
ONCLE DU ROI OTTO ET RÉGENT DE BAVIÈRE



LES FÊTES DE QUÉBEC. — LE CARDINAL TASCHEREAU DONNANT LA BÉNÉDICTION PONTIFICALE AU PEUPLE DE QUÉBEC (AU SQUARE DE LA BASILIQUE).—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE G. STANLEY

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 14 août 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos illustrations. — Un pays peu galant.—La Turquie inconnue.—Suivez-moi, par reine. — Musique : Qui donc vous a donné vos yeux.—Un conseil par semaine.—Rébus.—Choses et autres. — Feuilleton : Les deux Sœurs, (suite).

GRAVURES : Le roi Otto, de Bavière.—Le prince Luitpold, régent de Bavière.—Les fêtes de Québec : Le cardinal Taschereau donnant la bénédiction pontificale au peuple de Québec. — L'exposition du corps du cardinal-archevêque de Paris dans le grand salon du palais archiépiscopal.—Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

| | |
|-----------------------|--------------|
| 1 ^{re} Prime | \$50 |
| 2 ^{me} " | 25 |
| 3 ^{me} " | 15 |
| 4 ^{me} " | 10 |
| 5 ^{me} " | 5 |
| 6 ^{me} " | 4 |
| 7 ^{me} " | 3 |
| 8 ^{me} " | 2 |
| 86 Primes, à \$1 | 86 |
| 94 PRIMES | \$200 |

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage mensuel des primes du *Monde Illustré*, M. Louis-Hector Dubord, 59½, rue St-Dominique, Montréal, a été l'heureux gagnant de la prime de \$50.00 ; Delle Sophie Cazalais, 155, rue Aqueduc, \$25.00 ; Alb. Schwartz, 232, rue Aqueduc, Montréal, \$10.00.

La liste complète des réclamants sera publiée la semaine prochaine.



DENDANT un jour de la semaine dernière tous les partis : tory, whig, radical, nationaliste, socialiste, etc., de la Grande-Bretagne se sont trouvés d'accord.

Anglais, Ecossais et Irlandais ont vécu pendant vingt-quatre heures dans une communion d'idées parfaite, l'ouvrier raisonnait comme son patron, l'employé comme son chef de bureau, le fermier affamé comme son propriétaire apoplectique, l'électeur comme son représentant, l'administré comme son conseil municipal ; bref, le Royaume Uni fut véritablement digne de son nom, pendant les quatorze cent quarante minutes que la terre emploie à tourner sur elle-même.

Quel étonnant phénomène avait ainsi révolutionné ce pays, quelle cause bienfaisante venait donc de produire un effet si anormal, quel génie bienfaisant faisait-il renaitre l'âge d'or ?

Les rivalités de races avaient-elles disparues, les salaires avaient-ils été augmentés, le vieux bureaucrate était-il moins grincheux, le député s'occupait-il de son comté, le *landlord* venait-il de diminuer le bail de son fermier, les échevins étaient-ils devenus intelligents ?

Hélas, non, on n'en était pas encore arrivé là, ce n'étaient ni l'amour du prochain, ni le souci de l'équité, ni la reconnaissance des droits des opprimés qui avaient provoqué ce rapprochement des éléments les plus refractaires à une union parfaite. C'était la peur !

Deux Français venaient de traverser la Manche en ballon et de mettre pied à terre à Londres.

. Deux aéronautes, officiers de la marine

française, MM. L'Hoste et Mangot, avaient déclaré, il y a quelques mois, qu'ils pouvaient construire un ballon dirigeable, qui leur servirait à jeter des torpilles sur des points déterminés. Ils avaient dit également qu'ils partiraient de Cherbourg, qu'ils traverseraient la Manche et qu'ils descendraient en plein Londres.

Cet avancé passa inaperçu, et les personnes qui en eurent connaissance haussèrent les épaules en disant : "En voilà encore qui se figurent avoir trouvé la direction des ballons, cela devient aussi régulier que l'apparition du serpent de mer. Ils croient aller en Angleterre, ils iront atterrir en Portugal."

Au jour fixé cependant, le 30 juillet dernier, à onze heures du soir, les deux hardis aéronautes partaient de Cherbourg, dans leur ballon, le *Torpilleur*, et le lendemain matin, à six heures, ils descendaient à Londres, comme ils l'avaient dit.

La réussite de ce voyage, dont le départ et l'arrivée étaient réglés avec presque autant d'exactitude que le service d'un train de vitesse, se répandit aussitôt en Angleterre, et une dépêche nous a même annoncé le jour du débarquement que : "l'arrivée du *Torpilleur* préoccupe plus les Anglais à l'heure actuelle, que les difficultés politiques."

. M. L'Hoste, toutefois, n'a eu nullement l'intention de bouleverser la société anglaise.

"Ce que j'ai voulu prouver, dit-il, est que non-seulement on peut diriger les ballons, mais encore qu'il est possible de les maintenir à une attitude uniforme au-dessus des vagues en traversant la Manche, ou toute autre mer, et de poursuivre les navires sur lesquels on voudrait laisser tomber des torpilles.

"L'appareil dont je me sers est un flotteur au moyen duquel on peut pomper l'eau devant servir de lest et qui permet de se maintenir à la hauteur que l'on désire. Ce mécanisme a très bien fonctionné et nous avons pu lancer avec succès des torpilles minuscules sur les bateaux que nous avons rencontrés. Sept heures après notre départ de Cherbourg, nous arrivions à Londres, et nous opérions notre descente sans le moindre accident."

Ce voyage aérien a fait beaucoup de bruit dans le monde scientifique, mais comme je vous le disais plus haut, il en a fait plus encore dans le monde politique, car ce ne sont pas seulement les Anglais qui s'en sont émus ; à Berlin, où l'on s'occupe depuis si longtemps des aérostats afin de les utiliser en cas de guerre, on a beaucoup commenté les conséquences de la découverte de la direction des ballons, faites par des Français.

M. L'Hoste avait emporté des torpilles miniatures, semblables à peu près à celles dont se servent les enfants, et il est parvenu à les laisser tomber sur les forts et les arsenaux au-dessus desquels le ballon passait, comme il l'avait annoncé.

. Quand je vous ai dit que la peur s'était emparée de l'Angleterre, en apprenant cette nouvelle, je n'ai eu nullement l'intention de dire que cette puissance fut plus accessible à ce sentiment que tout autre pays, et il faut bien avouer que le succès et les résultats possibles de ce premier pas dans un nouvel horizon scientifique, sont de nature à faire naître de graves inquiétudes et à inspirer de sérieuses réflexions.

La force principale de l'Angleterre a été jusqu'à présent sa position géographique, qui vaut à elle seule un million d'hommes. C'est grâce à cette position que, seule parmi toutes les grandes puissances de l'Europe, elle peut se dispenser d'une armée permanente considérable, à l'abri ou à peu près qu'eile est, de toute invasion.

Ses hommes d'Etat ont même toujours été si confiants dans la barrière presque inexpugnable qu'offrent les côtes de leur pays, qu'il n'a pas encore été possible de décider le parlement à consentir au percement du tunnel du Pas-de-Calais.

Vous avez gardé le souvenir de l'opposition énergique faite à ce projet par l'ancien commandant des forces militaires en Canada, le général Wolseley, vous savez même combien il s'est rendu ridicule en exagérant les dangers imaginaires auxquels serait exposée l'Angleterre, si cette voie sous-marine était ouverte avec la France.

Je sais bien que ces craintes ne reposaient guère

sur des bases sérieuses, mais elles montrent combien les Anglais tiennent à ce que rien ne soit changé à la nature des moyens de communication que l'on doit avoir avec eux.

La mer seule est ouverte, et ce doit être la seule route par laquelle on ait le droit de pénétrer dans leur île.

. Désormais, l'Angleterre ne peut plus reposer dans la sécurité à laquelle elle était habituée depuis tant de siècles.

Ce n'est pas seulement de la mer que peut venir l'ennemi, la voie aérienne est immense, et les forts des côtes peuvent être détruits d'en haut.

C'est l'ennemi qui passe sans être vu et tombe sur sa proie, comme le vautour sur l'oiseau inoffensif. C'est le plus à craindre, car il déjoue toutes les prévisions, tous les plans, et le meilleur capitaine est sans défense devant lui.

L'ennemi inconnu est toujours plus à craindre que tout autre, et pendant la guerre de 1870, lors du siège de Paris, les Allemands ne dissimulèrent pas leur malaise et leurs appréhensions en apprenant que des ballons étaient partis de Paris, emportant des pigeons voyageurs, qui mettaient ainsi en communication la ville assiégée avec la France.

C'est aussi la confiance qu'inspire cette force, quand elle est notre alliée, qui faisait dire à Pline, lors du siège de Modène. "Que peuvent tous les efforts de l'ennemi, quand Brutus a ses courriers dans l'air !"

. Car je suis d'avis que l'emploi des ballons dans l'art de la guerre, entraîne celui des pigeons voyageurs, et nous en avons eu la preuve dans ce siège mémorable, pendant l'année terrible dont je viens de parler.

Les ballons captifs n'ont guère rendu de services depuis Fleurus et d'ailleurs, ils n'auraient guère été utiles à une époque où on se bat à de si grandes distances.

. Quand Paris fut enserré dans un cercle de fer, il sembla bientôt que cette ville allait devenir complètement isolée et qu'on ne pourrait avoir de ses nouvelles dans toute la France. C'est alors qu'on résolut d'employer ce merveilleux instinct, cet attrait particulier qu'éprouvent les pigeons voyageurs à revenir au colombier.

Pour les transporter, il ne restait qu'un moyen ; les ballons ; on le tenta et il réussit.

Le premier aérostat quitta Paris à onze heures du matin et, à cinq heures de l'après-midi, un pigeon revint au gîte, portant la nouvelle que l'aéronaute était descendu en pays ami, avec les lettres et les dépêches qu'on lui avait confiées.

Désormais on put correspondre avec le gouvernement de Tours.

Des soixante-quatre ballons qui partirent de Paris, portant tous des pigeons voyageurs, deux se perdirent, cinq furent pris par les Prussiens et un fut entraîné vers la mer du Nord et accomplit le célèbre voyage en Norvège, le plus considérable qui ait jamais été fait en l'air.

Cinquante-sept voyages ont été effectués par les courriers ailés, et l'un d'eux surnommé : "L'ange du siège" a accompli à lui seul six voyages.

Un de ces messagers, pris par l'ennemi, fut envoyé par le prince Frédéric Charles à sa mère, comme prisonnier de guerre. Après quatre ans de captivité ce brave pigeon de France, bien que traité avec les plus grands égards, dans son loyal logis, profita de la première porte ouverte, pour s'échapper et revenir à tire d'aile au pigeonnier natal, surmonté du drapeau tricolore, bâti sur la tour de l'hôtel des Télégraphes, à Paris.

. Voici une grève à laquelle on ne s'attendait guère.

Les garçons de café, de Paris, viennent de cesser de remplir leurs intéressantes fonctions.

Je ne sais si vous connaissez ce détail, que beaucoup d'établissements, à Paris, non-seulement ne donnent aucun salaire à leurs garçons de salle, mais encore reçoivent d'eux une certaine somme mensuelle, et que ces derniers ne comptent, pour vivre, que sur la générosité des clients, sur le pourboire.

Cette coutume du pourboire est une des plus déplorables qui existent dans le vieux monde.

Aucun étranger ne peut s'habituer à cette sorte d'impôt prélevé sur sa bourse. Le pourboire est humiliant pour celui qui le reçoit et vexatoire pour celui qui le donne.

Si les propriétaires d'un établissement n'ont pas assez de cœur pour payer leurs employés, qu'ils ferment leurs boutiques, mais qu'ils ne viennent pas spéculer sur la générosité forcée des clients qui les font vivre.

Que si quelqu'un oublie ou refuse de donner deux ou trois sous de plus, en payant le verre de bière qu'il a demandé, ou cinq sous en réglant la note de son dîner, il faut voir la figure narquoise et malveillante du mendiant insolent qui l'a servi !

On a réclamé longtemps en France l'abolition de la dîme, et maintenant qu'elle n'existe plus, on accepte sans mot dire un impôt révoltant qui sert à faire vivre des garçons de café !

Cela n'est vraiment pas digne d'un siècle intelligent, et si les Parisiens avaient enfin l'esprit de profiter de cette grève pour signifier aux cafetiers et aux restaurateurs leur intention de refuser tout pourboire aux garçons, ils feraient disparaître un abus qui n'a aucune raison d'être, et dont tout le monde se plaint.

. Cette union de l'Empire britannique à laquelle je faisais allusion en commençant ma causerie, n'a pas plus duré que ne durent les roses.

Belfast vient d'être encore le théâtre de scènes regrettables dont le résultat est onze personnes tuées, cent trente grièvement blessées et près de mille contusionnées.

Ce sont toujours les orangistes qui sont cause de ces infamies, mais il ressort des renseignements qui nous sont parvenus que tout le monde, même la troupe et la police, semblait pris de folie.

A Shankhill, la police allait tirer sur les émeutiers quand la troupe est arrivée à temps pour l'en empêcher et a réussi à rétablir l'ordre.

A Belfast, un soldat a tiré à bout portant sur un enfant et lui a fracassé le bras.

Les journaux anglais ne peuvent s'empêcher de dire que ces émeutes sont dues à l'ignorance profonde dans laquelle croupissent les orangistes.

Ils voient dans tout catholique un ennemi prêt à les frapper, et l'excitation de quelques meneurs forcés aidant, ils saisissent la première occasion venue pour se livrer aux excès les plus regrettables.

Voici comment s'exprime un journal de Londres :

Les ouvriers orangistes ne se convertiront pas avant longtemps, mais les fermiers orangistes savent maintenant qu'ils sont le jouet des landlords.

Les ministres protestants sont beaucoup à blâmer dans Ulster. Ils disent aux ouvriers orangistes que le pape s'en vient pour régner en Irlande et résidera peut-être à Belfast.

Dans les comtés de Down, Monaghan, Tyrone et autres, ils disent aux fermiers que les catholiques qui ont dû se réfugier dans les montagnes pour faire place aux Anglais, vont venir enlever les terres aux protestants qui les occupent si le bill du home rule est adopté, et ceux à qui l'on dit ces choses les croient ou feignent d'y ajouter foi.

La conduite des ministres protestants seraient donc déplorable, si ces faits sont vrais, et cependant il est difficile de ne pas y croire, quand ces renseignements nous viennent de la capitale même de l'Angleterre.

Leon Tilden

NOTES ET IMPRESSIONS

Parler, c'est dépenser ; écouter, c'est acquérir.

Mettons un frein à toutes nos passions : Méconnaissances nos qualités ; mais apprenons à connaître nos défauts. — VALMORE.

CRITIQUE. — La fausseté et la métamorphose intellectuelle est la première faculté du critique. Sans elle il n'est pas apte à comprendre les autres esprits, et doit, par conséquent, se taire s'il est loyal. Le critique consciencieux a d'abord à se critiquer lui-même : ce qu'on ne comprend pas, on n'a pas le droit de le juger. — AMIEL.



LA RÉGENCE DE BAVIÈRE

Le président de la République française a été officiellement notifié de la mort de S. M. le roi Louis II, de la succession au trône de S. M. le roi Othon et de sa maladie, annonce qu'il a été appelé, en vertu de la Constitution, à la régence du royaume de Bavière.

La comédie de la transmission des pouvoirs est donc terminée en Bavière. Le roi nominal sera un fou et le roi de fait — mais toujours nominal — sera le prince Luitpold, qui a prêté serment comme régent. C'est un serment qu'il se prête à lui-même, car c'est lui qui se trouve l'héritier présomptif. Le ministère libéral continuera à diriger les affaires, quoique la majorité soit cléricale.

Le constitutionnalisme allemand a de ces surprises, il en est même fait presque exclusivement. Rien n'est changé dans les rapports de la Bavière avec la Prusse : la première demeure la vassale de la seconde, comme elle l'est depuis seize ans. Nous ne perdrons pas l'occasion de dire que le prétendu drame politique que l'on croit s'être passé à Starnberg est un pur roman : le roi Louis est mort d'un accident ordinaire, conséquence de son état mental, et auquel la politique impériale est d'autant plus rationnellement étrangère qu'elle n'avait rien à y gagner.

LES FÊTES DU CARDINALAT

Une de nos gravures représente une scène remarquable des fêtes du cardinalat.

Les cérémonies viennent de finir ; au dehors de la Basilique, la foule compacte, immense, se presse sur la place et dans les rues voisines.

C'est le moment où Son Eminence paraissant au balcon de l'arc érigé devant l'église, paraît et vient donner sa bénédiction au peuple enthousiaste.

La grandeur de cette cérémonie a laissé une profonde impression dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur d'y assister.

LA MORT DE L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

Comme nous l'avons annoncé la semaine dernière, l'on a fait à cet homme vénérable des funérailles magnifiques. Après la mort, le corps a été revêtu des grands parements pontificaux. Sur la robe cardinalice, il porte l'aube, la damatique, la chasuble, le manipule, le tout en étoffe violette. Il a l'anneau épiscopal au doigt, les sandales rouges, la crose posée du côté gauche et le chapeau cardinalice au pied. Des deux palliums reçus pour l'archevêché de Tours et pour celui de Paris, le premier est posé sous la tête, le second sur les épaules. Après l'embaumement, le corps de Mgr Guibert a été transporté de la chambre mortuaire au grand salon du rez-de-chaussée, transformé en chapelle ardente. La dépouille mortelle de l'archevêque était entourée par le clergé de la maison archiepiscopale, à la tête duquel marchait Mgr Richard. Des sœurs ont passé la nuit auprès du corps.

Notre gravure représente très exactement cette décoration solennelle.

Le nombre des visiteurs qui se sont rendus à l'archevêché a été considérable : on peut l'évaluer à 30,000 personnes environ.

FEU M. TILDEN



M. Samuel J. Tilden est mort presque subitement, la semaine dernière, à sa résidence de Greystone, sur l'Hudson. La nouvelle s'est rapidement répandue à New-York, et elle a été partout accueillie par de sincères manifestations de regrets. M. Tilden était considéré comme le plus puissant esprit du parti démocrate de New-York, et comme l'un de ses plus profonds politiques. L'élévation de son caractère et la sagesse de ses conseils se sont principalement manifestés dans des circonstances où de grands

intérêts étaient compromis par des abus de pouvoir, et ses luttes énergiques contre la concussion et la vénalité l'ont placé au premier rang des réformateurs. C'est le trait dominant de sa carrière comme homme public.

Né en 1814 à New-Lebanon ; dans l'Etat de New-York, et élevé dans l'étude du droit, il poursuivit ses études avec une extrême énergie. Admis au barreau, il exerça avec succès tout en collaborant au journal le *Daily News* de New-York, dont il fut l'un des fondateurs en 1844.

L'année suivante, 1845, il fut élu, sans l'avoir recherché, membre de la législature de l'Etat de New-York.

L'histoire de la candidature de M. Tilden à la présidence des Etats-Unis est encore présente à tous les esprits. C'est le premier président réellement élu à la magistrature suprême de la République dont l'élection ait été invalidée. Par une manipulation frauduleuse des relevés des votes, la décision entre M. Tilden et son concurrent républicain, M. Hayes, a été renvoyée contre toute loi et contre tout droit à

une commission électorale qui, formée de parti pris et obéissant à un mot d'ordre, s'est prononcée pour M. Hayes.

La conscience publique a bientôt fait justice de cet outrage à la constitution, et en 1880 M. Tilden a été de nouveau, par un élan national, proposé comme candidat en manière de réparation. Mais fatigué, il s'est renfermé dans la vie privée, non toutefois sans continuer à rendre de grands services à la démocratie et au pays par sa sagesse et son expérience.

Il est mort en pleine possession de ses grandes facultés, et sa perte laissera un vide qui ne sera pas facilement comblé.

La fortune du défunt est évaluée entre six à huit millions de dollars.

UN PAYS PEU GALANT

Les femmes de Monténégro sont, sous tous les rapports, un objet de pitié pour les voyageurs qui traversent cette curieuse petite principauté, mais aucune d'elles n'entendrait un mot de sympathie sans être offensée. Le lot de ces femmes est le travail incessant et la souffrance ; elles ne sont pas même reconnues dans le monde. Quand une fille naît, le père dit qu'un serpent est entré dans sa maison. Elle grandit dans le mépris et la négligence, et dès qu'elle est assez forte il faut prendre les plus pénibles ouvrages pour gagner de l'argent, afin d'acheter des armes à ses frères. Elle n'a, pour ainsi dire, pas de jeunesse, et à vingt-cinq ans elle est déjà vieille.

Ses parents la marie jeune pour s'en débarrasser, et tout en élevant ses enfants elle fait dans le champ des travaux qui seraient dure pour un homme vigoureux. Elle tremble devant son père, devant ses frères, devant son mari, et elle ne connaît un peu de liberté qu'aux époques de guerre, si elle n'a pas à suivre l'armée. Elle doit avoir la charge des fusils, soigner les blessés, etc. Elle est rarement jolie, ce que, du reste, ses rudes labeurs ne lui permettent pas. Quand à sa vertu, elle est au-dessus de tout reproche ; les intrigues galantes sont inconnues dans ce pays, et quiconque oserait en entreprendre serait vite tué. Les femmes vont seules au fond des forêts sans que jamais un homme n'ose leur adresser la plus petite insulte ; mais aussi jamais il ne cherchera à leur porter secours dans aucune circonstance.

La femme est l'esclave de son mari ; le voit-elle sur la route, elle s'éloigne pour ne pas le rencontrer. Un mari qui s'amuserait à passer le temps près de sa femme serait déconsidéré ; l'on ne doit faire aucune attention à elle, si ce n'est pour lui commander un travail. Tombe-t-il malade, sa femme ne doit pas le soigner, c'est l'affaire des parents. L'étiquette exige que sa femme paraisse indifférente à l'égard de son mari, en cas de maladie, et qu'elle continue à vaquer à ses occupations comme s'il était bien portant. Mais s'il vient à mourir, elle doit faire preuve d'un grand chagrin et aller partout faire l'éloge de son courage et vanter ses prouesses devant l'ennemi.

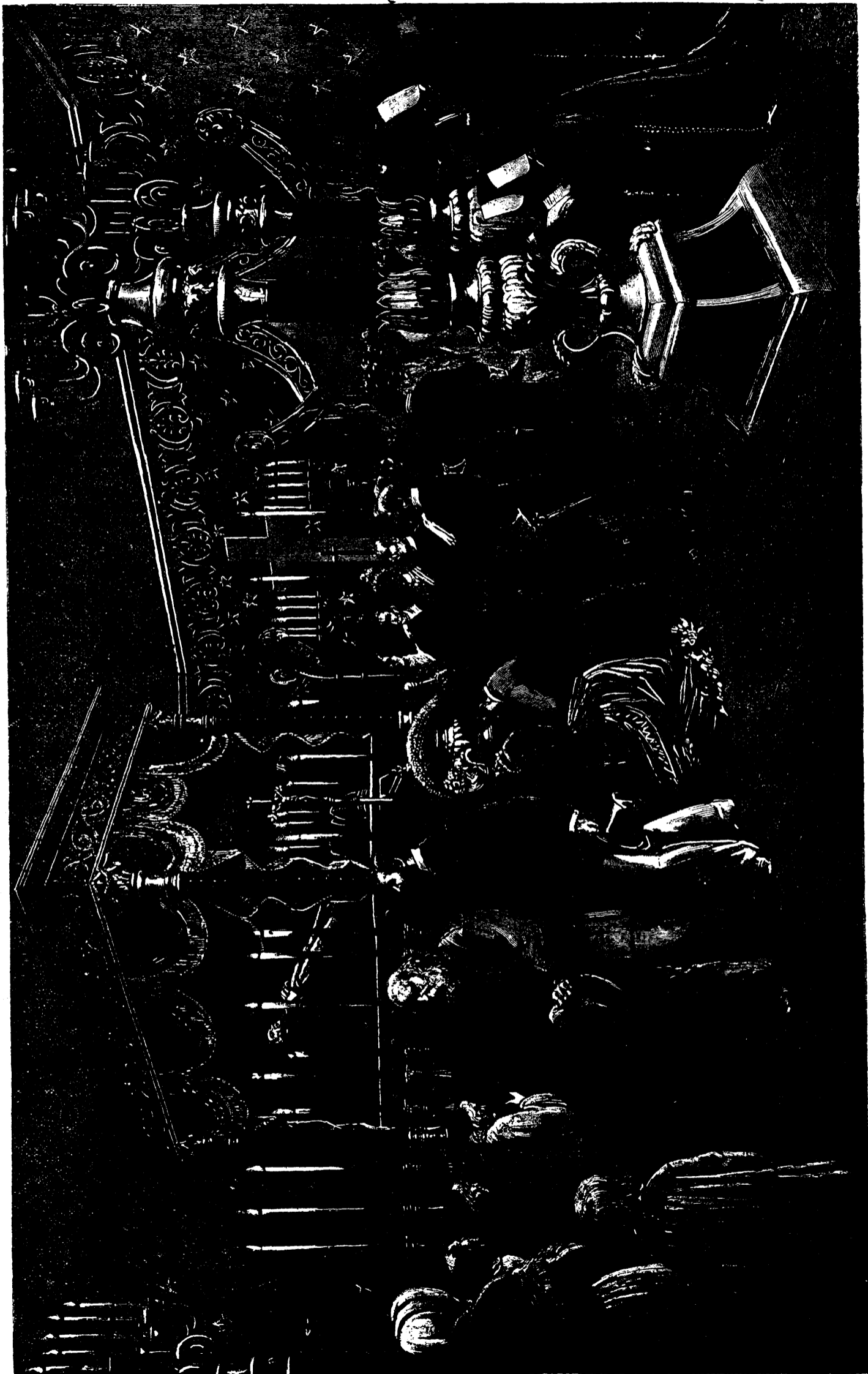
L'hospitalité retombe entièrement sur la femme. Elle doit enlever les bottes à l'étranger, lui laver les pieds, servir à table et tenir pendant le repas du soir un flambeau de pin pour éclairer la table. Leurs enfants sont liés à des petites planches qu'elles s'attachent au dos quand elles vont au travail. La femme ne reçoit aucune instruction, comme bête de labeur, elle n'en a pas besoin.

Elle est destinée à porter des fardeaux et à faire les gros travaux et il n'y a pas besoin de savoir lire pour cela.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Piqûres des guêpes, abeilles, etc. — Les piqûres des guêpes, abeilles, cousins, etc., sont en général plus douloureuses que dangereuses. Cependant, pour éviter tout accident et calmer la douleur, il faut frictionner la partie atteinte avec de l'eau additionnée d'ammoniaque ou avec de la teinture d'iode, en cas de gonflement.

— Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ, pour 4, 6 ou 12 mois, recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : "Les Deux Sœurs." L'abonnement est strictement payable d'avance.



L'EXPOSITION DU CORPS DU CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE PARIS DANS LE GRAND SALON DU PALAIS ARCHIEPISCOPAL

LA TURQUIE INCONNUE

La Turquie que M. Léon Hugonnet nous fait connaître, est celle de ces provinces, toujours disputées, que des insurrections et la guerre ravagent tour à tour. M. Hugonnet, correspondant de journaux, nous ramène à l'hiver de 1877, dans les Balkans couverts de neige. Les Bulgares attendaient de la Russie leur délivrance, les populations turques fuyaient, se sentant mal défendues par les bandes de volontaires que la Turquie poussait au-devant des "Moscofs." La terreur régnait en Bulgarie et le voyageur, aperçut bien des fois avec horreur, les potences dressées pour maintenir les populations.

Ainsi, il s'arrête dans une petite localité, Tatar-Bazardjik.

"Le lendemain matin, dit-il, quand je sortis de la maison, en passant sur le pont de bois qui mène à la jolie avenue de saule, le premier objet que j'aperçus au bout de celle-ci, fut une petite potence dressée à côté de l'étalage d'un boucher, de sorte que les cadavres des pendus sont confondus avec ceux des animaux. Heureusement pour moi, il n'y eut pas d'exécutions ce jour-là. Un Yankee fit la remarque suivante :

"—Dans ce pays, on ne sait pas faire les potences. Parlez-moi de l'Amérique ! Un gibet doit se voir de loin, afin que l'exemple du supplice profite..."

"A l'extrémité nord de la ville, à l'angle d'une maison, j'ai vu une autre potence toute neuve, qui me sembla destinée à supporter un réverbère ; mais comme l'éclairage nocturne est inconnu à Bazardjik, je fus vite édifié sur l'emploi de cet instrument, qui, du reste, ne fonctionna pas pendant mon séjour."

Le 4 janvier, M. L. Hugonnet se trouvait à Sophia :

"Ce jour-là, on pendit plusieurs Bulgares, un dans chaque marché, pour des motifs assez futiles, par mesure d'intimidation. Ainsi, l'un d'eux, en payant ses impositions aurait dit :

"—C'est la dernière fois que je vous paye. L'année prochaine, je payerai aux Russes.

"Sur la place du Marché-aux-Chevaux, à côté de l'hôtel d'Angleterre, je vis un horrible spectacle. Au milieu de trois perches, réunies en faisceau comme des fusils, pendait, à un pied à peine au-dessus du sol, un jeune homme imberbe, au visage de cire, blême, et à l'abondante chevelure noire en désordre. Il ne tirait pas la langue, comme on suppose généralement que font les pendus. Le nœud coulant était fixé sur le côté, de sorte que la tête inclinait sur l'épaule. Ce cadre était habillé du costume des paysans de Roumélie, veste, gilet large, pantalon en aba brun, ceinture noire. Sur son dos était attaché un large écriteau indiquant le crime dont on l'accusait, celui d'avoir été un espion russe. On disait dans la foule que c'était le fils d'un marchand aisé, qu'il était simplement allé à Radomir, sans *teskéré*, pour acheter du vin. On aurait saisi dans sa poche une chanson politique. Une peccadille, en somme. Les autorités turques étaient bien imprudentes. Elles semblaient dire comme le Marseillais : Jugez un peu s'il avait fait quelque chose ! Elles ne réfléchissaient pas aux représailles terribles qui devaient en résulter.

Malgré moi, je pensais à la ballade que Banville met dans la bouche de Gringoire :

Ces pendus, du ciel entendus,
Appellent des pendus encore.

"L'intimidation que l'on espérait obtenir n'a pas été produite. Les Bulgares passaient indifférents, riant, buvant du mastic, concluant leurs marchés habituels. Ils semblaient plutôt satisfaits de ce prétexte que leur donnaient naïvement les fonctionnaires turcs, pour accomplir d'épouvantables massacres, au jour prochain de l'arrivée des Moscofs. Montesquieu disait des civilisés en général : "Ils pendent quelques coquins pour faire croire que les autres sont d'honnêtes gens." On pourrait appliquer ce mot, avec une variante, aux Turcs, qui pendaient quelques Bulgares accusés de trahison, pour faire croire que le reste était fidèle."

Quelques jours plus tard, le voyageur note ce qui suit :

"Le mardi 25, dans l'après-midi, j'ai vu déta-

exécution devait être la dernière, et elle aura été aussi inutile que les autres. Un Turc qui remarquait l'air attristé avec lequel je contemplais ce spectacle navrant, me dit :

"—Les Bulgares coupent la tête avec une hache sur un billot, ce qui est beaucoup plus barbare et fait souffrir davantage."

Ils sont horribles les tableaux de cette guerre, que le voyageur place sous nos yeux : A Bazardjik on le conduisit dans une maison transformée en hôpital : "Là dit-il, je vis un horrible spectacle. Des quantités de blessés couchés sur le plancher, sans draps, avec une simple couverture de laine, râlaient d'une façon effrayante. Dans une autre salle, on avait dressé des espèces de tables sur des chevalets, et cela servait de lit. Enfin, dans une dernière salle, sombre et immonde, à la fois morgue et écurie, on avait placé d'un côté des chevaux attachés au râtelier et de l'autre les morts récents ou les moribonds. Personne ne s'occupait de ces agonisants condamnés, dont les suprêmes gémissements fendaient l'âme. Certes, le grand peintre

russe Vereschagine n'a nullement exagéré lorsqu'il a peint toutes ces horreurs avec tant de conscience. Le service médical est très défectueux en Turquie. Pourtant, comme le sang des soldats turcs est excessivement pur et n'est pas torréfié par l'alcoolisme, des plaies épouvantables que l'on désespérait de guérir se cicatrisaient promptement, à la grande surprise des médecins étrangers, peu habitués à soigner des buveurs d'eau....

"Dans un camp des environs d'Uskub, il n'y avait pas un homme qui ne fût enrhumé. La nuit, tous ces bruits de toux se confondaient et produisaient une sorte de roulement que l'on avait peine à s'expliquer. De loin, on croyait entendre un moulin. Un télégramme ayant annoncé l'arrivée de 1,500 blessés de Sophia, on avait préparé un train pour les emmener à Salonique. Il en arriva seulement 120. Ces infortunés étaient les plus valides. Ils avaient pu supporter un pénible voyage accompli, en douze jours de marche, à travers les neiges. Les autres étaient morts en route. On en avait expédié 7,000 de Sophia, avant l'entrée des Russes. Quelques-uns de ces malheureux, qui avaient supporté les fatigues, le froid et la faim, après avoir échappé aux Russes et aux Bulgares, sont morts gelés dans le train qui les emmenait à Salonique. Le dimanche 13, la circulation fut interrompue à cause de neiges ; dans la nuit il en était tombé un mètre et demi."

Rien d'attristant comme la fuite des populations turques par des chemins encombrés de neige. Les soldats, leurs défenseurs, notamment les Tcherkess, leur volaient les bœufs attelés à leurs charrettes, les vouant ainsi à une mort assurée.

"Le 27, dit M. Hugonnet, je suis allé faire une excursion sur la route de Nisch. J'ai vu arriver une grande quantité de corbeaux noirs, suivant une interminable file d'*arabas* se mouvant avec lenteur. Les femmes, les enfants et les objets les plus précieux sont dans les voitures ; les hommes armés jusqu'aux dents, les escortent à pied..."

"A quelque distance, nous dépassâmes des *arabas* attelés de buffles conduisant des familles réfugiées qui avaient été plus matinales que nous. Ces *mohadjirs* avaient mis des couvertures sur le dos de leurs buffles dont ils attendaient leur salut ; mais à voir l'allure nonchalante de ceux-ci, on pou-



On disait que c'était le fils d'un marchand aisé.—Page 117, col. 1.

cher, sur la place du Marché, un pendu qui était là depuis le matin. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, à la barbe brune blanchie par des glaçons. Son bonnet de peau de mouton noire était incliné sur l'oreille, sa pipe, placée en verrouil dans son gilet, de couleur brune, comme ses vêtements. Son manteau de même nuance, doublé en peau d'agneau, était étendu sur la neige. Un jeune pope, à longue barbe châtain clair, vint détacher l'écriteau qui pendait sur sa poitrine. Je sais des Anglais qui auraient payé bien cher cette pancarte. Un zaptié invita les assistants à soutenir le cadavre. Et comme ils ne montraient pas beaucoup d'empressement, il poussa un jeune Bulgare qui, en riant stupidement, prit le corps dans ses bras, pendant qu'on détachait la corde. On étendit sur la neige le supplicié, que l'on recouvrit de son propre manteau. Ensuite on le plaça sur un brancard, et le pope le conduisit au cimetière. Cette

vait prévoir que pas un de ces infortunés n'arriverait au terme de sa douloureuse hégre...

"A la bifurcation des routes de Radomir et de Dubnitsa, nous vîmes un certain nombre d'arabas traînés par des buffles, s'engager dans cette dernière, qui continue à tourner au pied du Vitoch, tandis que l'autre s'en écarte... Nous approchâmes d'une maison près de laquelle étaient arrêtés un grand nombre d'arabas. Impossible de pénétrer dans cette chaumière encombrée de réfugiés. Je vis transporter des enfants, à demi morts de froid, qui poussaient des cris déchirants. D'autres, complètement gelés, ne criaient plus, et peut-être même ne respiraient plus. Ce navrant spectacle ôta tout courage aux malheureux parents, qui, sans doute, eux aussi, trouvèrent la mort quelques jours plus tard..."

"Quatre traîneaux passèrent rapidement devant nous, escortés par des zaptiés. Ces véhicules emportaient des fonctionnaires enveloppés de fourrures et un coffre-fort. C'était le personnel de l'administration du Crédit agricole. Ces gens pratiques suivaient l'exemple de Bilboquet. Ils sauvaient la caisse..."

Sur le compte des défenseurs de la Turquie, il y a beaucoup à dire : Commençons par les Tcharkess ou Circassiens ; "Quand ces hommes sont venus dans le pays, on leur a bâti des maisons, distribué des terres, des bœufs, de la semence. On a labouré gratuitement pour eux la première année. Encouragés par l'impunité, ils ont volé des œufs, puis des poules, des moutons, des bœufs, pour finir par des chevaux, de l'argent et des femmes. On m'a raconté un fait qui est vraiment horrible. Des Tcharkess ont amené deux prisonniers serbes à un colonel, qui leur dit :

"—C'est bien, laissez-les là et je les ferai conduire plus tard au vali.

"—Je veux les conduire moi-même, répondit un des Tcharkess. C'est moi qui les ai faits prisonniers. Ils m'appartiennent, je ne permettrai pas que d'autres bénéficient de ma capture.

"Le colonel persistait dans son refus, le Tcharkess tira son sabre et fit voler les têtes des deux malheureux soldats serbes..."

Les Albanais valaient mieux, semble-t-il. En tous cas, ils plaisaient davantage à M. Hugonnet. Ils formaient le gros des hachi-bouzoucks. "Le mot *hachi-bouzouck* ne veut pas dire mauvaise tête, comme on le croit généralement, mais "dont le chef est mauvais," *bach* signifiant à la fois chef et tête. Les officiers des irréguliers ne sont pas, en effet, nommés par le gouvernement, ce sont des *condottieri* improvisés." Un portrait d'un de ces Albanais. "Il était grand, élancé, superbe comme Apollon. Sa longue chevelure dorée flottait au vent. Sa barbe épaisse et courte était du plus beau blond vénitien. Ses grands yeux noirs, surmontés d'une arcade sourcilière de même couleur et d'une régularité parfaite, exprimant l'intelligence, la douceur et le courage. Son teint rose, ses traits fins, son nez droit, son profil olympien, rappelaient le type adopté par les artistes italiens pour représenter le héros des légendes évangéliques. Son costume se composait d'une veste, d'un gilet en laine blanche soutanée de noir, d'un pantalon de même couleur, bouffant et attaché au genou. Il portait des guêtres de feutre noir, sur lesquelles s'enroulaient en losanges des cordes qui attachaient des espadrilles en peau de buffle. Autour de sa large ceinture de laine rouge étaient enfilées, dans une étroite courroie, trois ou quatre petites gibernes de cuivre artistement ciselé. Elles étaient de différentes grandeurs et contenaient, outre les munitions, les ustensiles, la graisse, l'huile, nécessaires à l'entretien des armes. La petite, dans laquelle se trouvaient, je crois, les capsules, n'avait pas plus de deux centimètres de côté. Ce gaillard, campé en pleine lumière, eût fait un admirable modèle pour la statuaire. Il me raconta qu'il avait été en Roumanie et m'assura que si je voulais le prendre à mon service il me suivrait partout.

"Nous rencontrâmes plusieurs milliers d'Arnautes formant de petits groupes autour de leur bannières ou *bairaks*, sur lesquels la croix est unie au croissant. En Albanie, chaque tribu a le sien ; du reste, dans toute la Turquie, les subdivisions territoriales intermédiaires entre le vilayet et le *Yaza* se désignent sous le nom de sandjak, qui

signifie drapeau. Ces Albanais, les uns à cheval, d'autres à pied, ceux-ci à peine vêtus, étaient mal armés de fusils à piston ; leur ceinture, chargée de poignards, de sabre et de pistolets immenses, à la crosse ornée d'incrustations de cuivre, brillait au loin. Plusieurs en passant à côté de nous, tirèrent à demi leur sabre, par habitude plutôt que pour nous menacer, car le froid les talonnait et ils marchaient très vite, sans s'arrêter. Un seul cavalier dégaina complètement son sabre et en menaça, pour rire, mon compagnon, en lui criant : *Bono*...

"L'Albanais est fier et il craint les coups de bâton plus que la mort, à cause de l'humiliation. Du sang, mais pas de honte ! telle semble être sa devise. L'Albanais est hospitalier. Les étrangers sont sacrés et on le fait escorter d'un village à l'autre. Mais la vendetta se pratique sur une vaste échelle, ce qui amène une dépopulation rapide. Un Albanais demande une femme en mariage. Il paye la dot et emmène sa fiancée qu'il garde pendant quinze jours. Dans l'intervalle il peut la renvoyer ; mais alors il doit un sang à la famille. Contre l'étranger il a recours à l'autorité, mais contre ses compatriotes il se venge lui-même. Jamais il ne s'adresse à la justice. Les chrétiens de l'Arnaoutluk ne payent pas leurs impôts. Ils dépensent tout ce qu'ils ont pour se traiter réciproquement les jours de fête. Ils célèbrent notamment les saints Dimitri, Nicolas et Georgio. Quand leurs évêques les blâment de se ruiner ainsi, ils les menacent de se faire musulmans. Un grand nombre se sont convertis depuis quarante ans et ce sont eux qui, fanatiques comme tous les néophytes, ont commis des massacres en Bulgarie."

Terminons par ce tableau si curieux de la vie agreste en Bulgarie :

"L'ameublement de notre maison, dit le narrateur, se bornait à quelques tabourets de bois et à divers ustensiles de cuisine. Mais les murs étaient tapissés par des tonneaux et des sacs de provisions qui en faisaient l'ornement et annonçaient l'aisance. La famille se composait d'abord d'un vieillard grand et maigre, au type tartare. Son nez violet et retroussé, sa moustache blonde grisonnante, hérissée comme celle d'un chat. Sa femme, grande et sèche, gouvernait despotiquement l'intérieur. Sa belle-fille, grosse brune, pouvait avoir été jolie, mais elle avait de vilaines dents. Toutes deux étaient vêtues de longs manteaux de laine blanche, brodés en soie de toutes les couleurs. De longues nattes de cheveux tombaient dans leurs dos. Elles s'assirent familièrement au pied de mon lit, près du feu, et se mirent à filer ou à tricoter, jusqu'à une heure avancée. Il faisait nuit depuis une heure quand je vis rentrer cinq ou six jeunes gens vigoureux qui s'assirent silencieusement autour du feu. Je demandai d'où ils venaient.

"—De faire paître les troupeaux, me répondit-on.

"—Mais en ce moment la campagne est couverte de neige et il n'y a pas de pâturages ?

"—Après la moisson, on construit sur place des meules de paille, et pendant l'hiver on les donne à manger aux troupeaux, que l'on conduit chaque matin à la montagne. On évite ainsi les frais de transport, l'emménagement et on soustrait le bétail aux excursions des pillards. Il est, en effet, plus en sûreté dans la montagne, inaccessible pour d'autres que les gens du pays, à une saison où les sentiers sont cachés par la neige, qu'il ne pourrait l'être dans un village facile à découvrir. Hommes et bêtes partent avant le jour. Une fois à la montagne, leur couleur se confond avec celle de la neige, on ne les aperçoit pas, et ils rentrent de nuit. On évite à la fois les voleurs et les collecteurs d'impôts.

"Ces jeunes bergers, gros, rouges, forts et habitués au froid, se contentèrent pour dîner, d'un morceau de pain noir gelé que leur tendit leur mère. Ils firent chauffer sur la cendre et mangèrent lentement ce mastic indigeste. Ils burent de l'eau, puis allèrent dormir."

C. A.

Un horloger, de Newcastle, vient de finir un set de trois boutons de chemise, dont l'un contient une montre qui tient très bien le temps, le cadran (dial) ayant environ trois huitièmes de pouce de diamètre. Les trois boutons sont reliés par une bande d'argent en dedans de la fable de la chemise ; et la montre contenue dans celui du milieu est montée en tournant le bouton d'en haut, et les aiguilles sont arrangées en tournant celui d'en bas.

SUIVEZ-MOI

"Il pleut, le ciel est sombre et le vent qui soupire
Trouve un écho plaintif tout au fond de mon cœur.
On dirait qu'en passant il effleure une lyre
Qui chante la douleur."

BON ! me voilà prise du *spleen*, et tout cela par la faute de cette vilaine pluie qui ne cesse de tomber depuis plus de deux heures. Je devais sortir, et ce contretemps me dérange excessivement. Je m'ennuie et ne sais plus que faire de ma soirée.

Vingt fois déjà je me suis arrêtée à ma fenêtre pour étudier les nuages qui ont l'air à prendre de mon inspection une teinte plus plombée, plus menaçante. Démoralisée tout-à-fait, je jette un regard sympathique aux quelques piétons affairés qui passent vivement, faisant si piteuse mine sous leurs parapluies et caoutchoucs. Ces costumes, plus commodes qu'élégants, ne sont pas d'un effet séduisant, je décide séance tenante que dorénavant quand je devrai à mon tour revêtir un manteau ciré, je prendrai les petites rues...

Sur ces réflexions, plus sèches que leur point d'inspiration, je m'aperçois que la maison entière est plongée dans un silence inaccoutumé, les enfants sont couchés, je suppose, et je descends à la salle à manger. Ah ! on est d'expédition ici, la grande table est entourée. Ma mère et mon beau-frère, lorgnon sur le nez, se partagent amicalement—lumière et passe-temps—une liasse de journaux, *Herald, Star, Gazette, La Presse, La Patrie*, jusqu'au *New-York Weekly* qui s'étale fièrement sur les genoux de grand-mère.

Il n'y a pas à s'y méprendre, ces gens-là sont heureux, et disposés à apprécier... jusqu'à la pluie. Il est dommage de les déranger, mais la tentation est trop forte, je m'arrête un instant pour taquiner.

—Dis-donc, mère, suis-tu les *love tales* ? (elle a bientôt soixante-et-cinq ans).

—Oh ! non, me dit-elle d'un ton au-dessus de son affaire, je ne lis que les articles détachés.

La croyez-vous ?... *I don't*... Je passe et me réfugie à l'autre bout, près d'une longue petite femme qui, tout en lisant, berce tout doucement un petit berceau blanc. Je me penche sur son livre et lis en grosses lettres capitales : *La vie d'une jeune femme élégante*. Certes !... madame, je m'efface. Ma robe de chambre défranchie, qui, a franchement parler, n'a de mérite autre que sa bonne couleur foncée, sa solidité et son confort réel, me fait vite apercevoir que je ne saurais poser dans ce milieu, encore moins illustrer les idées pompeuses de l'auteur, et je n'aurais pas le moindre avantage à rivaliser avec cette envahissante élégante qui sait si agréablement faire passer le temps de ma sœur.

Je revenais tristement dans mes parages, quand une idée lumineuse m'est survenue : *Mes lectrices*, mais comment ai-je pu les oublier quand j'ai tant de choses à leur dire. Vous ne savez pas, j'ai été à Québec et je m'y suis amusée.

Comme je n'aime pas à jouir d'un plaisir seule, nous allons y retourner ensemble, je vais revivre pour vous ces quelques jours de paisible bonheur. En êtes-vous ? *Come*... Allons, voilà encore que ce mot anglais m'échappe. Ce n'est pas ma faute, j'écris de même que je parle et ne puis me changer. Au risque de passer pour une Irlandaise (ce qui, entre nous, se dit assez souvent et ne me déplaît nullement), je reste *moi*, et si parfois mes échappées britanniques vous forcent à recourir à votre dictionnaire, pardonnez en sachant qu'on ne m'a jamais grondée ou caressée autrement que dans ce langage.

Pour ma nationalité anglaise, je n'ai gardé que juste assez de sympathie pour savoir comprendre et pouvoir dire d'un accent sincère et vrai son grand mot patriotique : *God save Our Gracious Queen*.

Mais je m'attarde, et nous partons. Vite, vite, embarquez, le bateau va partir et nous laisser là, et je ne voudrais pour tout l'or du monde manquer ma surprise. Je vais là-bas saluer deux de mes sœurs, religieuses dans une même communauté, dont une revenant des provinces maritimes doit se joindre à l'autre pour revenir à Montréal.

Grand est l'émoi causé par cette nouvelle inattendue, aussi je n'hésite pas, je pars, je vole, j'obtiens, grâce à ma santé chancelante, un billet complimenteraire (merci à qui de droit), et nous voilà à

bord le *Montréal*. La cloche se fait entendre, la machine respire bruyamment, le bateau gémit, se met en branle, nous sommes en plein fleuve.

J'analyse minutieusement les passagers et ne vois que des figures connues pour la plupart, mais relativement étrangères et pas du tout sympathiques. J'échange quelques saluts, quelques phrases vides, et me voilà débarrassée des banalités qu'exigent trop souvent les convenances.

Nous allons être seules, vous et moi, j'en suis bien aise, je veux vous convaincre chemin faisant que vous avez affaire à une canadienne vraie. Je me sens si bien ici, que ces beaux vers de notre poète canadien me reviennent familièrement, tellement ils coïncident avec l'état de mon esprit :

Il nous faut quelque chose, en cette triste vie,
Qui nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,
Nous élève au-dessus de la réalité,
Quelques sons plus touchants dont la douce harmonie
Fait pur et lointain de la lyre infinie,
Transporte notre esprit dans l'idéalité.
Or ces sons plus touchants et cet écho sublime
Qui sont de notre cœur le sanctuaire intime,
C'est le ciel du pays, le village natal :
Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse
Coula dans les transports d'une pure allégresse.

Comme moi, sans doute, vous avez goûté la grandeur solennelle de ce calme du soir à bord d'un vaisseau. Quand l'ombre répand au loin son voile de teinte uniforme, tout disparaît : vallons, clochers, rivages, on ne distingue plus que la nuit étoilée, la vague frémissante et la lune au disque argenté. Le bateau vogue rapidement, libre comme l'oiseau, rien n'entrave sa course rapide, et nous n'entendons plus dans les airs que les soupirs de la brise et la plainte du flot qui se roule et se brise sur le bord du talus.

Suivant d'un œil distrait ces brillants météores, dont le reflet lumineux semble toujours nous devancer, l'imagination bien vite nous enlève sur ces ailes de feu et nous transporte là où l'on voudrait être.

Charmée par ces rumeurs harmonieuses, l'âme redit aussi un doux épithalame, et pour peu que l'on laisse parler ces voix intimes, elles empruntent facilement de quelques *voix aimées* une intonation moins lointaine et plus tendre.

Il est dix heures et demie, je vous laisse et me retire à ma cabine ; un grand gaillard que je ne connais pas persiste à m'ennuyer de ses questions à la touriste. Il est bon d'être obligeant, mais je suis ici pour nous amuser, et l'amabilité plate de cet étranger me fatigue. Bonsoir !

Dimanche matin, 6 hrs.—Je me lève en grande hâte, sommes-nous rendus, le bateau ne marche plus. Je descends sur le pont, on y voit à peine, la brume nous enveloppe de toutes parts, nous sommes ancrés au beau milieu de la route, tout près du vapeur le *Canada*, qui compte à son bord plus de cinq cents pèlerins. Quelques-uns, les plus dévôts, ont l'air contrarié de l'avarie, d'autres la prennent en assez bonne part, si j'en juge par la jovialité et la belle humeur d'un gros blond, comptable bien connu, et d'un jeune papetier de la rue Notre-Dame. Ces messieurs n'égrenent probablement pas leur chapelet tout le long du trajet, pourvu qu'ils soient sur l'eau, il leur importe peu de se rendre chez la bonne Sainte-Anne ou à l'île aux Citrouilles.

Enfin, les nuées se dispersent, le soleil ardent redore de ses feux les rives environnantes, et la brise agite à peine la crête des flots bleus. Quel coup d'œil ravissant présente ce paysage varié ! Je vous ai invité hier à la fête du cœur, ce matin est vraiment la fête des yeux.

Jouissons, voyez au loin ce paisible village, ces blanches maisonnettes aux toits pointus et inégaux, qui se groupent modestement près de l'antique chapelle, et tout là-bas, n'enviez-vous pas de ces grands bois l'ombrage rafraîchissant ?

Ce jour est vraiment du bon Dieu, la nature est en fête et le cœur s'en ressent, tout sourit, je ne vois que des fleurs.

Mais nous arrivons. Que vois-je ? Québec !... Je salue et m'incline profondément, certaines impressions, et celles-là sont les plus vivement ressenties, ne se transmettent pas. Je me tais et laisse à une plume plus capable que la mienne la description de notre chère vieille citadelle. Pour moi, je ne puis vous définir l'élan qui me porte à dire :

O Canada, mon pays, sois mes amours toujours !

Nous arrivons. Encore toute enthousiasmée, je

QUI DONC VOUS A DONNÉ VOS YEUX ?

ROMANCE

MUSIQUE DE A. CHAVANEL

PARROLES DE BENJAMIN GODARD

The musical score is written in 3/4 time and consists of several staves. The tempo markings are *Andantino*, *Legg.*, *Rall.*, *Ad libitum*, *Ref.*, *Mouv. de Valse*, *Cres.*, *Rall.*, and *Lento*. The lyrics are: "Quelle est la fée aux doigts de rose Qui prit dans son é-crin pour vous, Char-man-te fleur à peine é-clo-se, es deux ad-mi-ra-bles bijoux ? Di-tes-moi, belle en-chan-te-res-se, Qui donc vous a don-né vos yeux ? Ces beaux yeux rem-plis de ten-dres-se, As-tres di-vins tom-bés des Cieux, As-tres di-vins tom-bés des Cieux."

| | | |
|---|--|---|
| Quelle est la fée aux doigts de rose Qui prit dans son é-crin pour vous, Charmante fleur à peine éclosée, Ces deux admirables bijoux ? | Savez-vous s'il est d'autres mondes Où l'on en trouve de plus beaux ? Est-ce au fond des mers ou des ondes Qu'on trouve de pareils bijoux ? | Qu'ils soient astres ou bijoux de fée, Ou joyaux trouvés sous les mers, Peu m'importe, ma bien-aimée, Quand je les couvre de baisers ! |
|---|--|---|

me rends au couvent de ***, me fais annoncer et demande mes sœurs.

— Ces dames sont parties, me dit-on.

— Comment, parties ?

— Oui, elles sont parties plus tôt qu'elles ne paraissent.

Mon cœur se serre, enfin il n'y a pas à remédier la chose. Je suis étrangère ici, je vais retourner à l'hôtel ; pourtant, il serait mieux de voir madame la supérieure qui, peut-être, pourra me donner le mot de cet énigme. Je présente ma carte et j'attends. Étrangère, mais quelle est donc cette douce étreinte, cette voix grave et bienveillante qui me dit :

— Vous êtes la petite sœur de nos sœurs. Soyez la bienvenue, restez avec nous jusqu'à votre retour.

Digne émule de sa patronne, Mère Ste *** sait recevoir son monde en véritable châtelaine. J'accepte avec reconnaissance l'hospitalité offerte. Je vous avoue que j'entrevois déjà avec frayeur la silhouette géante de mon *Knight of Pythias* de la veille au soir.

L'accueil chaleureux qu'on me fit me remit presque tout à fait. J'étais bienvenue, on sut me le faire comprendre. Après dîner, je fus introduite à la Révérente Mère Vicair de la communauté, puis nous allâmes visiter la basilique, éblouissante de splendeur par ces temps.

Je passai agréablement la soirée avec deux religieuses, compagnes de ma sœur, jeunes en années, mais vieilles en religion. Je ne savais qu'admirer davantage de l'une la placide beauté, ou l'animation gracieuse de l'autre, nous causâmes longtemps du monde, de leur jeunesse, de leur institution, et surtout de leur grand but. Ici, je rapporte un petit incident qui mérite bien d'être inséré parmi ces souvenirs. J'allais me mettre au lit, quand on frappa discrètement à ma porte, c'était Mère Ste *** qui me présentait de sa blanche main une petite croix argentée.

— Prenez, me dit-elle, si ma sœur (désignant la mienne) était ici, elle vous prêterait certainement son bijou, le plus beau, puis elle ajouta d'un ton

espiègle : *C'est comme ça que j'ai pris la vocation.*

J'avoue que je n'ai jamais été aussi près de me faire encorner. Hélas ! nous n'avons pas toutes le même esprit. Toute la nuit j'ai porté ma petite croix et j'ai rêvé..... qu'un grand Américain, revêtu d'une longue redingote de toile, s'apprêtait à me lancer du haut des ramparts une bombe formidable.

Dans la matinée, accompagnée des religieuses, j'allai visiter Beauport. Ici, je passe, le sujet demanderait à lui seul bien des pages. Je veux seulement dire en passant, un mot de remerciement à la gentille petite demoiselle qui a su si bien faire l'honneur de son chez elle. Merci pour les fleurs, merci pour l'affabilité gracieuse avec laquelle elle a reçu la sœur de sa maîtresse anglaise.

Le lendemain, je revenais pour la grande réunion de notre famille, l'affaire était grave, il s'agissait de présenter à nos missionnaires quatre poussins nouveaux qu'elles ne connaissaient pas encore. Nous avons passé ensemble des heures bien douces, répétant en chœur les refrains de notre enfance, et quand ma sœur aînée, dans une symphonie triste et douce à la fois, nous chanta de sa voix suave et avec l'expression qu'elle seule sait donner :

Plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi,
Si même par la croix tu m'élevais.

Son regard attendri se posa affectueusement sur son *inquiétude*, comme elle me désigne toujours. Je détournai la tête, je ne veux pas comprendre. Malgré tous ses déboires j'aime le monde. Lectrices, il faut nous séparer et reprendre nos occupations mutuelles. Au revoir, je vous serre bien cordialement la main.

REINE.

La sincérité par elle-même n'implique que la bonne foi. Mais lorsqu'elle s'allie à la vérité et à la justice, elle leur donne une force inattaquable.

Les idées sont encore plus nombreuses que les étoiles du firmament. Elles s'entrechoquent et s'examinent elles-mêmes. Ce sont des grandes dames dont la toilette est le style.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Dans les petits pots les bons ougents

CHOSSES ET AUTRES

—M. Antoine Aubertin, un des vétérans de 1812, est mort à Boucherville à l'âge avancé de 98 ans.

—On rapporte qu'on va bâtir une église à Jérusalem, dans laquelle on dira des messes tous les jours pour les morts et les agonisants de toute la chrétienté. On l'appellera la "chapelle des morts."

—En fait de mensonge, les Californiens sont difficiles à battre. Un journal agricole, publié en Californie, annonçait l'autre jour qu'on avait trouvé cent truites en vie dans le creux d'un arbre qu'on avait abattu.

—La récolte du blé de la Californie sera la plus considérable qui ait jamais été moissonnée dans l'Etat. On l'évalue à 70,000,000 de minots, ce qui donnerait pour l'exportation 60,000,000 de minots.

—Les forces combinées des armées de l'Europe comprennent neuf millions d'hommes, et si ces derniers étaient tous d'une rangée, ils formeraient une ligne de 6,000 milles de longueur, et l'officier qui les passerait en revue prendrait dix jours en chemin de fer pour aller d'un bout à l'autre de la ligne.

Brutalité.—Sept Turcs étaient campés près de Noth Jackson, Ohio, la semaine dernière, avec une bande d'ours apprivoisés. La recette de leurs exhibitions étant à peu près nul, les hommes, enrégés saisirent l'enfant d'un de leurs compagnons et le jetèrent aux ours affamés, qui le dévorèrent en un clin d'œil.

—Un enfant terrible.—"Maman, je ne serais pas surpris si Suzanne mourait étouffée." "Pourquoi, mon enfant?" "Parce que, l'autre soir, Adolphe la tenait par le cou, et si elle ne l'eût pas embrassé, il l'aurait certainement étouffée." Suzanne rougit, Adolphe rougit, la mère rougit et l'enfant sourit.

—Le Dr Langdon estime à 3,000,000,000 le nombre total des oiseaux, sur ce continent, et porte l'augmentation annuelle au même chiffre. Admettant que 5,000,000 sont tués tous les ans pour l'usage des modistes américaines, il conclut que le nombre des oiseaux n'est pas diminué par cette tuerie de la main des hommes, et que pour les détruire il faudra un agent plus destructeur.

Diarrhée.—Encore un mal avec lequel on ne s'accommode guère. Voici un remède rapporté, dit-on, de Prusse, par un prisonnier français : Prenez un bol de lait chaud dans lequel vous aurez fait infuser 5 feuilles ordinaires de Potentille argentine. Vous pouvez aussi prendre du riz comme nourriture. C'est facile et manque rarement son effet. Ou bien mieux encore, avalez des oignons cuits dans l'huile d'olive et réduits en potage, sans sel, poivre ou vinaigre.

La main de Dieu.—On raconte le fait suivant d'un fermier de Bradford Junction. Simon Wilcox allait autrefois à l'église avec enthousiasme, mais mardi, en apercevant ses moissons ruinées, causées par une tempête de grêle il se mit à blasphémer Dieu pour avoir permis ce désastre. Au milieu de ses blasphèmes il fut tout à coup frappé de paralysie, et resta cloué sur place. C'est là que ses voisins le trouvèrent, et ils racontent qu'ils ne purent le soulager, qu'il était entouré d'un cercle de chaleur intense, et que lorsqu'ils tentèrent de le pousser en dehors de ce cercle avec une perche, la perche dévia. Vers le soir la chaleur mystérieuse disparut, et il tomba sans connaissance et quand on le ramassa ce n'était plus qu'un fou enragé.

REDUCTION EXTRAORDINAIRE POUR LE TEMPS DES VACANCES

— 00 —
La balance de toutes nos Marchandises d'été seront vendues à sacrifices

— AU —
SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,
A LA BOULE D'OR

10968

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts.
C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

ST-LEON WATER COMPANY

E. Massicotte & Frère, seuls Agents,
217, RUE ST-ELIZABETH

Ordres reçus par le Téléphone, No 810 A. Cette eau peut être prise à jeun pour la consommation et après les repas pour la dyspepsie. Elle est infallible.

Les célèbres "Razoirs Suisses" à 4 ou 6 lames donnent toujours satisfaction.

Les Cafetières "de Vienne," en Cuivre, sont reconnues comme faisant le meilleur café.

Les Sorbettières "Rapides" faisant la meilleure crème à la glace dans cinq ou dix minutes.

Les Presses à Patates et à Fruits n'ont plus besoin d'être recommandées, de même des SECHOIRS A RIDEAUX brevetés. En vente chez

L. J. A. SURVEYER

MARCHAND-FERRONNIER,
1588 — RUE NORE-DAME — 1588
Vis-à-vis le Palais de Justice

DIGNE D'ENCOURAGEMENT

C'est vraiment extraordinaire l'augmentation des affaires de la maison David Lanthier et la grande réduction des marchandises. Jugez-en par vous-mêmes en faisant une visite chez

DAVID LANTHIER,
1489, Rue Notre-Dame,
ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

VICTOR ROY

ARCHITECTE
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La Gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine; Cartes de Visites : 75 centimes la douzaine. Une visite est sollicitée.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré, publié à New York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton. Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,
No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

RIVET & PICOTTE

Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES

88—RUE SAINT-LAURENT—88

MONTREAL

CLODOMIE RIVET PIERRE PICOTTE

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 21 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE

L. A. LOISELLE & CIE.,

ARTISTES PHOTOGRAPHES

Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André Montréal

Entrée de la galerie : No 61, rue St-André

DR JOS. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

DR F. X. SEERS, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le Voleur paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'Antienne-Comédie.



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes

ALLEZ CHEZ

A. NATHAN,

71, rue St-Laurent et 1916 Notre-Dame

Cent cinquantes-cinq grosses de Pipes en Bruyères, avec ambre, depuis 10 cents : 10,000 Cannes, depuis 5 cents. Aussi un assortiment complet d'objets de tabacconiste. En gros et en détail.
Venez immédiatement profiter du bon marché.

J. M. FORTIER

— DE LA —

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez



LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 14 août 1886

LES
DEUX SŒURS

TROISIÈME PARTIE—(Suite)

— Oh ! il a dû être bien tourmenté, murmura Georgette, mais je n'ai pas pu...
— Dame, quand on est malade.
— Est-ce qu'il ne m'a pas encore attendue aujourd'hui ?

— Je ne sais pas, il ne m'a rien dit, et moi, je ne lui ai fait aucune question. Comme il était plus de deux heures quand il est rentré ce matin, j'ai pensé qu'il vous avait vue.

— Savez-vous où il est allé ?

— Non.

— Et il ne vous a pas dit à quelle heure il rentrerait ?

— Comment, fit la concierge surprise, est-ce que vous ne savez pas ?

— Je ne sais rien madame.

— C'est étonnant : je croyais que M. Maurice vous avait prévenue qu'il irait passer quelque temps à la campagne.

Georgette éprouva un tel saisissement que son cœur cessa de battre, et qu'elle perdit un instant la respiration.

— Il est vrai, continua la concierge, que ce matin encore j'ignorais qu'il dût quitter Paris. Au fait, j'y songe, c'est peut-être la vieille dame, dont je vous ai parlé, qui est venue pour l'emmener ; il m'a bien semblé, en effet, que c'était une paysanne. Avant de partir, M. Maurice est entré dans la loge, et m'a dit en me remettant sa clef que voilà ; "Je quitte Paris ce soir et, comme je vais très loin, je ne puis vous dire quand je reviendrai."

Georgette avait appuyé ses deux mains sur son cœur.

— Mon Dieu, dit-elle d'une voix étranglée, qu'est-ce que cela veut dire ?... Je ne comprends pas...

— Décidément, mademoiselle, reprit la concierge, vous n'êtes pas bien du tout.

— Oh ! je souffre cruellement ! gémit la jeune fille.

— Eh bien, si vous voulez m'écouter, voici ce que vous allez faire : je vais vous donner la clef de M. Maurice et vous irez vous reposer une paire d'heures dans sa chambre.

— Non, non, madame, c'est inutile.

— Permettez-moi de vous dire que vous avez tort : d'abord, vous ne pourriez pas faire dix pas dans la rue sans tomber ; et puis qui sait ? M. Maurice n'a rien emporté, il reviendra peut-être dans la soirée pour prendre ses effets, son linge.

Ces paroles frappèrent Georgette. En effet, si pour une cause quelconque Maurice était forcé de s'absenter de Paris, il ne pouvait partir sans emporter du linge et au moins un vêtement de rechange. L'espoir lui revint et elle le saisit comme le naufragé l'épave qui lui promet de le sauver.

— Je reconnais que vous me donnez un bon conseil, dit-elle à la concierge ; je vais monter chez M. Maurice et je l'attendrai.

— A la bonne heure, voilà que vous êtes raison-

nable. Vous allez prendre mon bras et je vous aiderai à grimper l'escalier.

Georgette accepta avec reconnaissance l'offre de la concierge. Celle-ci l'ayant fait entrer dans la chambre du jeune homme, la quitta en lui disant :

— Ne soyez pas impatiente, reposez-vous bien et, si vous le pouvez, dormez un peu.

Georgette s'était assise près du lit et regardait autour d'elle. Elle fit cette remarque que, tout étant dans l'ordre habituel, rien n'annonçait le départ de Maurice. Cependant deux tiroirs ouverts de la commode attirèrent son attention.

— C'est là qu'il met son linge, se dit-elle ; si ses chemises, ses cravates y sont encore, c'est qu'il a l'intention, comme le suppose la concierge, de revenir ce soir pour prendre ses effets.

Elle se leva et marcha vers les tiroirs ; il lui suffit d'un coup d'œil pour s'apercevoir que tout ou presque tout le linge de Maurice était là. Mais en même temps, un autre objet, dont elle ignorait l'existence, captiva toute son attention. Presque aussitôt ses yeux s'ouvrirent démesurément et un

— Andréa la Charmeuse, dit elle d'une voix oppressée, pourquoi ce nom est-il là, sur ce papier ? Pourquoi ce manuscrit se trouve-t-il ici, chez Maurice ! Oh ! je veux lire, je veux lire... Ce que j'éprouve est horrible ; c'est comme si une main de fer me serrait le cœur... Il me semble que j'ai peur, que tout me menace, que je suis perdue !... Mon Dieu, que vais-je apprendre ?

Elle essaya de se calmer un peu, puis sa main fébrile tourna la couverture et elle lut.

Elle lut ou plutôt elle dévora pendant une heure ces pages terribles, qui contenaient l'histoire d'Andréa, qui accusaient, flétrissaient, maudissaient sa sœur avec des cris de fureur et de rage.

Elle ne versa pas une larme ; mais, haletante, saisie d'épouvante et d'horreur, il lui sembla qu'elle avait sa part de l'anathème lancé contre Suzanne.

Elle entendit sonner quatre heures. Elle alla remettre le manuscrit à sa place, dans le tiroir, puis elle revint s'asseoir près de la fenêtre. La tête penchée et les mains jointes sur ses genoux, elle se mit à réfléchir. Elle cherchait toujours à s'ex-

pliquer comment et pourquoi Maurice avait en sa possession le manuscrit du marquis de Soubreuil.

Tout à coup il lui vint une affreuse pensée.

Elle s'imagina qu'on avait révélé à Maurice qu'elle était la sœur d'Andréa et que le jeune homme effrayé, honteux de son amour, n'ayant plus que du mépris pour elle, la sœur d'une maudite, s'éloignait de Paris pour n'y plus revenir.

Certes, il lui était facile de reconnaître qu'elle se trompait, qu'il était impossible que Maurice pût se douter seulement qu'il y eût entre elle et Andréa un lien quelconque de parenté. Mais elle avait l'esprit tellement troublé qu'elle était incapable de raisonner.

Maurice était parti, il ne voulait plus la voir, il l'abandonnait, il ne l'aimait plus ! Voilà ce qu'elle croyait.

Et elle voyait cette vieille femme, dont lui avait parlé la concierge, se dresser menaçante entre elle et Maurice. Instinctivement, elle sentait que c'était cette femme inconnue qui la séparait de Maurice, et elle la considéra comme une ennemie.

Cette fois, Georgette devinait la vérité ; mais rien ne pouvait l'amener à découvrir le rôle que Manette Biron jouait dans cette circonstance. Malheureusement à u c u n e lueur ne pouvait l'éclairer.

Cependant elle se dit qu'il était impossible que Maurice fût parti ainsi sans la prévenir, sans lui donner l'explication de sa conduite, la véritable

motif de son abandon, si réellement il la quittait pour toujours.

Elle s'était levée et marchait dans la chambre. — Oui, pensait-elle, Maurice n'a pu agir ainsi envers moi. Hier il m'a attendue ; il avait certainement l'intention de me prévenir. Voyant que je ne venais pas, il a dû m'écrire, je trouverai sa lettre rue Berthe.

Effrayée en présence de la réalité, la pauvre enfant ne savait quoi imaginer. Elle mettait son esprit à la torture ; mais toutes les pensées qui lui venaient étaient sombres et ne lui montraient que des choses lugubres.

En s'approchant de la cheminée, elle aperçut dans une petite soucoupe de porcelaine, veuve de sa tasse, la lettre écrite le matin par Maurice. Sur l'enveloppe elle lut le nom de Jacques Sarrue, qui fit tressaillir. Machinalement, elle prit la lettre



Dès les premières lignes ses lèvres pâlirent et un frisson passa dans tous ses membres.—(Page 67, col. 2).

tremblement nerveux la secoua avec violence.

Sur une couverture de papier bleu, écrits avec de l'encre rouge, elle venait de lire ces mots :

Manuscrit du marquis de Soubreuil

Et au-dessous, séparés par un trait de plume.

ANDRÉA LA CHARMEUSE

Une seconde fois Georgette lut ces deux lignes qui brûlaient ses yeux comme si elles eussent été de feu.

— Mais qu'est-ce donc que cela ? murmura-t-elle d'une voix frémissante.

Après un moment d'hésitation elle s'empara du manuscrit d'une main tremblante, puis elle alla s'asseoir près de la fenêtre.

et la tourna entre ses doigts. L'enveloppe n'était pas cachetée. Sans même avoir la pensée qu'elle commettait une indiscretion, elle sortit la lettre de l'enveloppe, l'ouvrit et lut rapidement les lignes suivantes :

Monsieur Sarrue,

Vous avez donc été sans pitié pour Georgette comme vous l'avez été pour moi ? Hélas ! vous n'avez pas songé à ce que pourraient conseiller à la pauvre enfant sa douleur et son désespoir. Je n'en peux plus douter, la malheureuse Georgette a mis fin à ses jours et sa mort sera pour vous un remords éternel.

Votre sévérité, je ne veux pas dire votre cruauté, vient de briser deux existences. Georgette perdue pour moi, je n'ai plus besoin de la vie. Quand vous lirez ces mots, j'aurai imité le marquis de Soubreuil pour me débarrasser d'un fardeau que je ne peux plus porter.

Adieu, je vous pardonne.

MAURICE.

La jeune fille regarda autour d'elle avec épouvante, puis ses yeux s'arrêtèrent avec une fixité effrayante sur ce qui restait des munitions achetées par Maurice, et qu'il avait placées sur le marbre de la cheminée.

Presque aussitôt Georgette sentit que la pensée lui échappait ; sa vue se troubla, ses oreilles bourdonnèrent ; il lui sembla qu'elle était engloutie au milieu d'un immense écroulement. Elle ferma les yeux, poussa un cri sourd, horrible, en étendant les bras, et elle tomba à la renverse tout de son long sur le parquet.

La nuit vint. N'ayant pas vu descendre la jeune fille, la concierge devint inquiète. Elle monta dans la chambre de Maurice. Elle trouva Georgette étendue sans mouvement, pâle, échevelée, ne donnant plus signe de vie.

XIII

Dans l'état de santé où se trouvait Georgette, le coup terrible qu'elle venait de recevoir pouvait la tuer. Grâce aux soins qui lui furent prodigués, elle fut sauvée.

La concierge s'était empressée de relever la jeune fille, puis avec l'aide d'une femme de la maison, accourue à son appel, Georgette avait été couchée dans le lit de Maurice.

Elle venait de reprendre connaissance lorsque le médecin qu'on était allé chercher arriva. Il prescrivit une médication énergique, et rassura complètement les deux femmes, en disant que la situation de la jeune fille n'avait rien de très grave et qu'en lui donnant les soins nécessaires, aucune complication n'était à redouter.

La concierge avait ramassé la lettre de Maurice et, sans songer à la lire, l'avait remise dans son enveloppe et placée sur la cheminée.

Georgette la demanda. Elle voulait la relire. On s'empressa de la lui donner. Georgette fit cette seconde lecture en laissant échapper de sourds gémissements. Hélas ! elle ne pouvait plus se faire illusion, son malheur était complet. Elle cacha la lettre fatale sous le traversin et elle versa un torrent de larmes accompagnées de nombreux sanglots. La pauvre enfant avait besoin de laisser éclater sa douleur. Cette crise amena une réaction bienfaisante et ses larmes lui firent éprouver un grand soulagement.

Le docteur revint le lendemain. Il parut très satisfait de l'état de la malade.

—Allons, ce ne sera rien, dit-il ; je ne reviendrai maintenant que si vous m'envoyez chercher.

Le mieux continua, et le cinquième jour Georgette se sentit assez forte pour quitter la chambre de Maurice.

Elle se décida à retourner chez elle, mais bien à contre-cœur. Il le fallait, du reste ; ayant loué une autre chambre, elle ne pouvait déménager sans avoir donné congé rue Berthe et payé au propriétaire l'indemnité d'usage, c'est-à-dire le demi-terme de loyer.

Plusieurs personnes de la maison, et particulièrement la concierge, l'accablèrent de questions. Elle se débarrassa de leur importunité en leur disant qu'elle était allée faire une visite à une dame qu'elle connaissait depuis longtemps, qu'elle avait été prise d'un mal subit, et qu'on avait absolument voulu la garder pour lui donner des soins.

Les curieuses durent se contenter de cette réponse, qui n'était ni un mensonge, ni entièrement la vérité.

Sa figure pâlie, ses traits tirés, ses yeux éteints entourés d'un cercle bleuâtre confirmaient d'ailleurs ses paroles.

On lui apprit que Jacques Sarrue était allé passer une quinzaine de jours à la campagne. Le poète l'ayant prévenue qu'il s'abstiendrait de paraître rue Berthe pendant quelque temps, elle ne fut nullement surprise. Toutefois, en acquérant la certitude complète qu'elle ne le rencontrerait point, elle éprouva une véritable satisfaction.

La lettre de Maurice adressée à Jacques Sarrue était dans sa poche ; mais elle pensa qu'au lieu de la remettre elle-même à la concierge, il était préférable de la faire parvenir par la poste à son destinataire.

Le soir même elle donna et fit accepter le congé de sa chambre. Ce fait inattendu étonna tout le monde de la maison. Les commères passèrent l'une après l'autre dans la loge afin de faire avec la concierge toutes sortes de suppositions plus ou moins malveillantes. Georgette n'eut point l'air de s'apercevoir qu'elle causait dans l'immeuble, à tous les étages, une espèce de révolution.

Le surlendemain, des hommes chargèrent son petit mobilier sur une voiture de déménagement et elle partit, oubliant, avec intention sans doute, de donner sa nouvelle adresse. Jusque-là elle avait dû sa force à une grande surexcitation nerveuse, mais quand elle se fut installée rue de Meaux, elle tomba dans un grand abattement ; elle se sentait brisée, anéantie, profondément découragée. Sa chambre lui parut triste, sans clarté, et, malgré le voisinage d'Albertine, elle se trouva absolument isolée. Sa tête se remplit de nouveau des plus sombres pensées. Elle ne pouvait regarder en arrière sans frissonner, et si, pleine d'anxiété, elle interrogeait l'avenir, elle était saisie d'épouvante, car elle ne voyait devant elle que la douleur, le désespoir, les terreurs d'une nuit sans fin.

Albertine essayait de l'égayer ; mais ne connaissant point la cause de l'étrange tristesse de son amie, elle parvenait avec peine à amener sur ses lèvres un sourire forcé. Georgette était toujours extrêmement réservée et prudemment, elle cachait tous ses chagrins, tous ses secrets à Albertine. Celle-ci redoublait en vain ses prévenances et ses démonstrations affectueuses, elle ne pouvait vaincre chez Georgette une sorte de défiance instinctive.

Cependant, au bout de quelques jours, ayant épuisé ce qui lui restait de ses petites économies, Georgette se dit qu'il était grandement temps qu'elle se remit au travail. Certes, elle n'était pas consolée, mais elle sentait la nécessité de concentrer sa douleur et de dévorer ses larmes. Si elle eût voulu mourir, elle n'avait qu'à s'enfermer dans sa chambre et y attendre la mort. Mais Georgette n'avait plus cette funeste pensée. Une voix intérieure, qui parlait avec autorité à son cœur, à son âme, à sa conscience, lui disait qu'elle devait vivre, vivre pour souffrir, puisque telle était sa destinée. Or, pour vivre honnêtement et pauvrement comme elle le voulait, il fallait travailler.

Sachant qu'elle venait de dépenser sa dernière pièce de monnaie, Albertine lui offrit obligeamment de puiser dans sa bourse.

—Je vous remercie, répondit-elle, mais je ne veux contracter aucune dette.

—Entre amies, on ne doit pas se gêner, vous me rendrez cela plus tard.

—Non, le pauvre qui emprunte s'appauvrit d'avantage. N'insistez pas, Albertine, je reconnais la générosité de votre cœur ; mais je ne veux pas accepter votre offre. Je suis restée trop longtemps sans travailler ; dès demain, je vais me remettre sérieusement à l'ouvrage. Pourtant, si cela ne vous est pas désagréable, je profiterai volontiers de votre complaisance.

—Vous savez bien que je serais heureuse de faire quelque chose pour vous.

—Eh bien, nous allons sortir ensemble et vous me mènerez dans une des maisons que vous connaissez, où vous pensez qu'on ne refusera pas de me donner du travail.

Cette proposition n'était pas précisément du goût d'Albertine, qui pouvait avoir à redouter les remarques peu flatteuses pour elle de certains faiseurs de chance ; mais elle fit contre fortune bon cœur et tante maison de passementerie, où elle savait que les bonnes ouvrières sont toujours bien accueillies. En effet, après avoir causé quelques minutes avec le chef de la maison, Georgette obtint immédiate-

ment du travail. Elle emporta en outre la promesse qu'elle n'en manquerait jamais, si elle était exacte à livrer son ouvrage. Dès lors, sous le rapport des exigences matérielles, elle se trouva à peu près sûre de l'avenir, et pouvait espérer qu'avec le temps elle retrouverait une tranquillité relative.

Trois mois s'étaient écoulés depuis que Georgette demeurait rue de Meaux. Le printemps avait ramené les beaux jours ; mais la douleur restait aussi vive, aussi profonde dans le cœur de la jeune fille.

Un dimanche qu'elle se promenait avec Albertine dans ce magnifique jardin des Buttes-Chaumont, elle se trouva tout à coup en face d'un jeune homme d'une trentaine d'années, mis avec une certaine prétention à l'élégance, qui feignit d'éprouver une grande surprise en la voyant.

Georgette, évidemment très contrariée, ne chercha pas à cacher son déplaisir ; le regard dédaigneux qu'elle lança à l'individu ne pouvait lui laisser aucun doute sur le sentiment qu'il lui inspirait. Mais il n'eut point l'air de remarquer l'attitude hostile de la jeune fille. Il s'était brusquement arrêté devant elle, et, son chapeau à la main, un sourire singulier sur les lèvres :

—Mademoiselle, lui dit-il, je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer ici.

Georgette eut un mouvement d'impatience et de colère ; elle saisit le bras d'Albertine et l'entraîna rapidement. Elle ne s'aperçut point que le jeune homme et Albertine avaient échangé un regard d'intelligence.

—Savez-vous que je suis très étonnée, dit Albertine à Georgette, quand elles eurent fait une vingtaine de pas.

—Pourquoi cela ?

—Parce que vous n'avez pas répondu à ce monsieur qui vient de vous saluer et de vous parler.

—Je ne réponds pas à tout le monde, répondit froidement Georgette.

—Habituellement on est plus aimable avec les personnes qu'on connaît.

—Mais je ne le connais pas du tout ce monsieur.

—Par exemple, ce que vous me dites là me surprend encore davantage ; je croyais, au contraire, que vous le connaissiez depuis longtemps.

Georgette secoua la tête.

—Je comprends, reprit Albertine, il vous a prise pour une autre : cela arrive quelquefois, car il y a d'étranges ressemblances. Ainsi, vous ne l'avez jamais vu ?

—Je ne dis pas cela ; mais je vous assure que je ne sais ni son nom ni ce qu'il fait. Depuis un mois environ, chaque fois que je sors pour reporter mon ouvrage au magasin, je le trouve sur mon passage ; il me suit malgré moi et il a même la hardiesse de m'adresser la parole. Deux ou trois fois j'ai cru devoir lui faire comprendre qu'il m'était on ne peut plus désagréable et pénible d'être suivie ainsi, je n'ai pu me débarrasser de son importunité, qui devient une tyrannie.

—Mais alors, Georgette, ce jeune homme vous aime ! s'écria Albertine.

—Cela m'est fort indifférent, répliqua la jeune fille ; je ne lui demande qu'une chose, c'est de me laisser tranquille.

—Oh ! vous êtes trop sévère, Georgette, permettez-moi de vous le dire. D'abord, vous ignorez ; quelles sont les intentions de ce jeune homme ; elles peuvent être bonnes. J'ai eu le temps de le regarder : il m'a paru très bien et je lui ai trouvé un air honnête et distingué.

—Je n'ai pas à savoir si ses intentions sont bonnes ou mauvaises. Je trouve son obsession offensante, et je ferai en sorte de m'y soustraire. Je ne m'explique pas ce que j'éprouve à sa vue, c'est comme un sentiment de répulsion ; enfin il me déplaît, il me fait peur !

—Pourtant, ma chère, reprit Albertine, vous êtes à l'âge où l'on aime ; vous avez beau défendre votre cœur, l'amour y entrera.

—Jamais ! s'écria la jeune fille avec un accent singulier.

Elle baissa la tête pour cacher deux larmes qui roulaient dans ses yeux.

—Tiens, tiens, se dit Albertine, voilà un mot qui vaut toute une confidence.

Elles se trouvaient à la porte du parc.

—Où allons-nous maintenant ? demanda Albertine.

—Je vais rentrer chez moi, répondit Georgette.
—Déjà ?
—Je me sens un peu fatiguée, et puis j'ai quelques raccommodages à faire.

—Alors je vais vous accompagner jusqu'à la rue de Meaux ; ensuite je prendrai l'omnibus et j'irai voir ma mère. A propos, vous savez que je lui ai promis votre visite ; quel jour irons-nous ensemble ?

—Je ne sais pas, Albertine, nous déciderons cela dans la semaine.

Elles se séparèrent.

Au lieu d'aller prendre l'omnibus ainsi qu'elle venait de le dire à Georgette, Albertine se dirigea de nouveau vers le jardin des Buttes-Chaumont. Elle ne tarda pas à retrouver, se promenant dans une allée, le jeune homme si peu sympathique à Georgette.

—Je vous attendais avec impatience, lui dit-il. En vérité, ma chère, vous faites bien mal mes affaires.

Albertine haussa les épaules.

—Ah ! vous croyez que c'est facile, vous ! fit-elle.

Puis coupant la parole à l'inconnu, qui allait répondre, elle reprit vivement :

—Il y a trop de monde autour de nous pour que nous puissions causer librement et longuement ; nous nous reverrons ce soir si vous voulez.

—Où cela ?

Albertine s'approcha tout près de lui.

Ils causèrent un instant à voix basse, puis elle le quitta en lui disant :

—A ce soir.

XIV

Jacques Sarrue avait l'esprit méthodique et était en toute chose d'une ponctualité rigoureuse. Après avoir dit : " Pendant quinze jours je ne rentrerai pas chez moi," il se serait fait hacher en morceaux, plutôt que de revenir rue Berthe avant que le délai ne fût expiré.

Or, le quinzième jour, à neuf heures du matin, il entra dans la loge de la concierge pour lui dire bonjour, d'abord, et lui demander ensuite si quelqu'un était venu pour le voir en son absence.

La concierge avait pour Sarrue beaucoup de considération, non parce qu'il était homme de lettres, professeur et poète, cela lui était bien égal, mais parce qu'il avait toujours été poli envers elle, et qu'il était un des plus anciens locataires de la maison.

Après avoir répondu à ses questions, elle crut devoir lui témoigner combien elle était heureuse de le revoir.

—Vraiment, monsieur Sarrue, dit elle, n'avoir plus le matin et le soir vos " bonjour, bonsoir," ça me faisait un vide. Voyons, êtes-vous content de votre séjour à la campagne ? Vous êtes-vous bien promené, bien amusé ?

—Mais oui, madame Durut, je suis très satisfait, je me suis donné beaucoup de plaisir.

Pour un peu, Sarrue mentait avec un magnifique aplomb. Tant il est vrai qu'il n'y a que le premier mensonge qui coûte.

—Et vous avez bien fait, monsieur Jacques, reprit madame Durut ; voyez-vous, il n'y a vraiment de bon dans la vie que les petites douceurs qu'on peut se donner de temps en temps.

—Je suis de votre avis.

—A propos, monsieur Jacques, vous allez être bien étonné !

—Pourquoi cela ?

—Il y a du nouveau dans la maison.

—Ah ! quoi donc ?

—Mademoiselle Georgette, votre protégée, a déménagé.

—Il faut croire, madame Durut, qu'elle ne se plaisait plus dans la maison.

—Tiens, comme vous prenez la chose. Et moi qui croyais que cela allait vous faire un effet.....

Tout de même c'est drôle.

—Je dois vous dire, madame Durut, que mademoiselle Georgette m'avait fait part de son intention d'aller demeurer ailleurs.

—Oh ! alors, c'est différent, et je comprends...

—Depuis quand mademoiselle Georgette a-t-elle déménagé ?

—Depuis huit jours, monsieur Jacques ; ça c'est fait tout d'un coup, du jour au lendemain, prout... Et elle est partie sans me laisser sa nouvelle adresse, sans dire à personne où elle allait ; elle

n'a pas même dit adieu à madame Simon, sa voisine, qui a pourtant été très bonne pour elle.

—Mademoiselle Georgette a eu ses raisons pour aller demeurer ailleurs, dit Sarrue ; mais vos suppositions, ma chère madame Durut, me paraissent absolument fausses. Dans tous les cas, mademoiselle Georgette n'étant plus locataire dans la maison, qu'elle fasse ceci ou qu'elle fasse cela, vous n'avez plus à vous occuper d'elle.

—Quant à ça, monsieur Jacques, c'est vrai.

—Maintenant, reprit Sarrue, je m'en vais dire bonjour à mes vieux livres, mes vieux amis.

Il sortit de la loge. Il était déjà dans l'escalier lorsque la concierge le rappela :

—Monsieur Jacques, monsieur Jacques !

—Qu'y a-t-il ? demanda Sarrue en se retournant.

—C'est une lettre pour vous ; il y a plusieurs

jours que je l'ai reçue et j'allais oublier de vous la remettre ; je ne sais vraiment pas où j'ai la tête.

—Donnez, fit Sarrue en allongeant le bras.

La lettre passa de la main de la concierge dans celle du poète.

En se retrouvant dans sa chambre, au milieu de ce grand désordre qui lui plaisait, son premier soin fut de saluer d'un sourire ses livres, qu'il appelait ses vieux amis. Il en toucha et en ouvrit quelques uns avec une sorte de tendresse.

—Ils ne trompent pas, eux, murmura-t-il ; tous jours fidèles, voilà les véritables, les seuls amis : plus que jamais, ils vont être mes consolateurs.

—Ah ! reprit-il, et cette lettre que j'oublie de lire. Il me semble que je connais cette écriture, continua-t-il en regardant la suscription.

Il déchira l'enveloppe, ouvrit la lettre, et ses yeux cherchant de suite la signature, il lut le nom de Maurice. Aussitôt un pli se creusa sur son front.

—Pourquoi m'écrit-il ? Que me veut-il encore ? prononça-t-il d'une voix creuse. Ne lui ai-je pas dit que tout était fini entre nous, qu'il était devenu pour moi un étranger ?

Il eut la tentation de déchirer la lettre sans l'avoir lue, mais il se retint.

—Après tout, pourquoi ne la lirais-je pas ? se dit-il ; voyons ce qu'il a l'audace de m'écrire.

Dès les premières lignes ses lèvres pâlirent et un frisson passa dans tous ses membres. Quand il eut tout lu, il tomba lourdement sur son siège. Ses yeux démesurément ouverts restaient fixés sur le papier comme s'ils ne pouvaient plus s'en détacher.

Sans mouvement, la tête inclinée, cherchant à saisir la pensée qui lui échappait, il ressemblait à un être pétrifié. Cela dura un quart d'heure.

Tout à coup il bondit sur ses jambes et se mit à marcher en se secouant comme un possédé.

—Ainsi, s'écria-t-il, je suis bien éveillé, ce n'est pas un épouvantable cauchemar ?... La lettre, la voilà, je la vois, je la tiens... et j'ai lu, j'ai bien lu !

Une de ses mains s'était crispée sur sa tête, et il ne sentait pas que ses ongles perçaient la peau de son crâne. Maintenant un tremblement convulsif secouait tous ses membres.

—Mais non, reprit-il d'une voix pleine d'anxiété, c'est impossible, Maurice n'a pas fait cela ; non, il n'a pas fait cela !... Mais cette lettre, pourquoi me l'a-t-elle écrite ? Pourquoi me dit-elle que Georgette est morte ? Morte, elle, Georgette !... Et lui aussi... Morts tous les deux !... Ah ! tout est confusion dans mon esprit ; il me semble que ma tête va éclater, que je perds la raison !...

Il continuait à marcher d'un pas saccadé, fiévreux, et à chaque instant il se frappait le front ou se portait des coups de poing furieux dans la poitrine.

Enfin il s'arrêta. Puis, s'étant approché de la fenêtre, il relut la lettre, remarqua qu'elle portait la date du 23 janvier. C'était la veille, le 22, qu'il avait vu Georgette et Maurice.

Mais, six jours après, la jeune fille était revenue rue Berthe, pour s'occuper de son déménagement, qui avait eu lieu le 30.

Si les rapprochements de ces dates rassuraient un peu Jacques Sarrue au sujet de Georgette, par contre ils augmentaient encore l'obscurité de la lettre et le laissaient dans une grande perplexité.

Il avait jeté l'enveloppe dans le foyer de la cheminée ; il la ramassa, et l'examen des timbres lui fit découvrir qu'elle était arrivée le 31 janvier au bureau de Montmartre, huit jours après avoir été écrite.

C'était pour Sarrue une nouvelle énigme à déchiffrer.

Il se fit les deux questions suivantes :

—Pourquoi cette lettre n'a-t-elle été distribuée que le 31 janvier ? Par qui a-t-elle été mise à la poste ?

Plus il cherchait, plus ses idées devenaient confuses.

—Oh ! je ne puis rester plus longtemps dans cette affreuse incertitude, reprit-il d'une voix étranglée ; il faut absolument que je sache tout ce qui s'est passé !

Il glissa la lettre dans une de ses poches, prit son chapeau et s'élança hors de sa chambre. Il dégringola l'escalier, en bondissant sur les marches, passa comme une flèche devant madame Durut, stupéfaite, et courut jusqu'à la rue Durantin, où il arriva haletant, les yeux hagards, ayant tout à fait l'air d'un insensé.

XV

—Maurice Vermont est-il chez lui ? demanda-t-il à la concierge.

—Il y a quinze jours qu'il est parti, répondit-elle.

—Oh mon Dieu ! fit Sarrue d'une voix brisée, c'est donc vrai !

—On ne peut plus vrai, répondit la concierge, interprétant autrement la pensée du poète.

—Ainsi, il est mort ! il s'est tué !...

Elle le regarda avec étonnement...

—Ah ! ça, fit-elle, qu'est ce que vous dites donc ? De qui parlez-vous ?

—De M. Maurice Vermont.

—Alors je ne comprends plus. Votre ami n'est pas mort et je ne crois pas qu'il ait eu l'idée de se tuer. Je viens de vous dire qu'il est parti ; c'est la vérité. Une vieille dame est venue le chercher et il s'en est allé avec elle.

Sarrue poussa un soupir de soulagement.

—Excusez-moi, dit-il, mais j'ai eu peur, je l'avoue. Vous venez de me rassurer, me voilà remis. Vous dites qu'une dame est venue chercher Maurice ?

—Oui.

—Où cette dame l'a-t-elle emmené ?

—A la campagne, loin de Paris. Je n'en sais pas davantage. Il faut croire que M. Vermont ne veut pas qu'on sache où il est, puisque vous l'ignorez aussi, vous qui êtes son meilleur ami.

—Mais vous voyez bien que je ne savais même pas qu'il eût quitté Paris.

—C'est juste. Cela me prouve une fois de plus que M. Vermont n'attendait pas la vieille dame, et qu'il ne se doutait pas à midi qu'il partirait une heure après.

—Est ce qu'il ne vous a rien dit en s'en allant ?

—Rien, sinon qu'il serait absent pendant quelques temps. Mais je sais aujourd'hui qu'il n'est pas près de revenir à Paris.

—Il vous a écrit ?

—Non.

—Alors, comment savez-vous ?

—Je vais vous le dire.

" Pas plus tard qu'avant hier, il est venu ici un monsieur muni d'un papier timbré, signé Maurice Vermont, et qu'il m'a dit être un " pouvoir." Après m'avoir payé le terme de loyer, dont je lui ai donné quittance, ce monsieur m'a priée de le conduire, ainsi que deux hommes qui l'accompagnaient, dans la chambre de M. Maurice. L'un de ces hommes était un marchand de meubles. Pendant qu'il crayonnait sur du papier l'estimation du mobilier, le monsieur qui agissait au nom de votre ami se mit en devoir de vider tous les tiroirs, et il fit un paquet de tout ce qu'ils contenaient. " Ma chère dame, m'a-t-il dit, je vais emporter ceci, qui appartient à M. Maurice Vermont : ces divers objets lui seront remis lorsqu'il reviendra " à Paris ou lui seront envoyés s'il les réclame " plus tôt. Ce monsieur, que j'ai amené avec moi, " va acheter les meubles, et ce soir ou demain au " plus tard il les enlèvera. Vous pouvez donc, dès " aujourd'hui, mettre la chambre à louer. "

" Les trois hommes sont partis, continua la concierge, et hier matin on est venu chercher les meubles. Sa chambre est à louer, vous pouvez voir l'écrétaire à la porte. "

La main appuyée sur son front, Sarrue réfléchit un instant.

—Dites-moi, reprit-il, ce monsieur, le mandataire de M. Vermont, ne vous a donc pas fait connaître le motif de son départ de Paris ?

—Je lui ai fait peut-être cent questions... Dame, je suis assez curieuse et j'aurais bien voulu savoir. Mais voyez-vous, monsieur Sarrue, ces gens d'affaires ont toujours l'air de ne pas entendre ; du moment qu'ils ne veulent rien dire, il deviennent muets comme cette commode. Il ne m'a pas été possible de lui arracher une parole. Il ne m'a pas même dit son nom ; je sais seulement qu'il est notaire.

—C'est étrange, grommela Sarrue entre ses dents.

Il y eut un assez long silence. Sarrue était embarrassé. Ne sachant comment s'y prendre pour adresser de nouvelles questions à la concierge, il hésitait à lui parler de la lettre de Maurice.

La femme comprit qu'il avait encore quelque chose à lui demander.

—Monsieur Sarrue, dit-elle, ce que je viens de vous apprendre ne paraît pas vous avoir entièrement satisfait ?

—C'est vrai, répondit-il ; cependant je suis assez heureux de savoir que rien de fâcheux n'est arrivé à M. Vermont.

—Après avoir cru qu'il s'était suicidé, je le comprends.

—Ah ! ça, monsieur Sarrue, comment avez-vous pu vous imaginer une chose pareille ?

—C'est une lettre que j'ai reçue...

—Une lettre ?

—Oui, une lettre de Maurice, dans laquelle il m'annonce qu'il est décidé à s'ôter la vie.

—Ah ! je comprends, s'écria la concierge. Vous avez raison, monsieur Sarrue, votre ami a eu l'idée de se donner la mort ; cela m'explique pourquoi il y avait de la poudre et des balles sur la cheminée de sa chambre. Je me souviens, maintenant : en partant avec la vieille dame, M. Vermont a oublié d'emporter une lettre que vous avez reçue.

—C'est possible ; mais qui donc l'a mise à la poste six ou huit jours plus tard ?

—Probablement mademoiselle Georgette !

Sarrue sursauta.

—Georgette, fit-il, Georgette !...

—Oui, après l'avoir lue, car elle l'a lue aussi, la pauvre petite, et comme vous elle a cru que M. Vermont s'était tué. Oh ! je comprends enfin tout ce qui s'est passé, c'est cette lettre qui a causé à mademoiselle Georgette une si grande douleur, un si profond désespoir et qui l'a rendue si malade, que j'ai bien cru qu'elle n'en reviendrait pas.

—Voyons, dit Sarrue avec agitation, je ne saisis pas bien, expliquez-vous mieux. Mademoiselle Georgette est donc venue ici ?

—Certainement ; elle y est même restée cinq jours malade, couchée dans le lit de votre ami ; c'est moi qui l'ai soignée. Il a fallu courir chercher le médecin ; heureusement qu'il est venu de suite ; il a pu arrêter le mal, et la chère mignonne a été sauvée. Voulez-vous que je vous raconte ?...

—Oui, dites, dites-moi tout.

—Eh bien, il n'y avait pas une heure que M. Vermont était parti avec la vieille dame, lorsque mademoiselle Georgette vint pour le voir ; elle avait, paraît-il, quelque chose de très important à lui dire. Il faut que vous sachiez aussi que M. Vermont l'avait attendue la veille toute la journée et une partie de la nuit, en proie à une grande inquiétude. Mademoiselle Georgette n'était pas venue, — c'est ce qu'elle ma dit, — parce qu'elle s'était subitement trouvée indisposée chez une personne à qui elle faisait une visite. Elle n'a pas menti, bien sûr, car elle était très pâle et se soutenait à peine sur ses jambes ; si bien que lorsque je lui eus dit que M. Vermont était sorti, mais qu'il reviendrait probablement dans la soirée pour prendre ses effets avant de partir, je dus l'aider à monter l'escalier, en la conduisant dans la chambre de M. Vermont où elle voulait l'attendre.

—Je la laissai seule. Je pensais moi aussi que votre ami reviendrait. Je me trompais. Des heures s'écoulèrent, la nuit vint. Étonnée de ne point voir descendre mademoiselle Georgette, et craignant qu'elle ne fût plus mal, je me décidai à remonter dans la chambre. Je trouvai la pauvre petite étendue sans mouvement sur le parquet. Je la crus morte et me mis à pousser de grands cris. Une voisine accourut. A nous deux nous fûmes assez

fortes pour relever mademoiselle Georgette et la coucher dans le lit de M. Maurice.

—Que s'était-il passé ? Nous pouvons supposer maintenant que mademoiselle Georgette ayant trouvé la lettre en question, dont l'enveloppe n'était pas cachetée, eut la curiosité de la lire, et que c'est après avoir fait cette lecture qu'elle est tombée sans connaissance. Cette supposition est d'autant plus juste, que je ramassai une lettre au milieu de la chambre et que je la remis dans son enveloppe. Je n'ai pas eu la pensée de la lire ; d'ailleurs, je lis très mal l'écriture.

—Bref, le médecin vint et ordonna des remèdes qu'on courut chercher. Mademoiselle Georgette revint de son évanouissement. Quand elle se trouva un peu mieux, elle se souvint apparemment de la lettre. Elle me la demanda. Je la lui donnai. Après l'avoir relue, je m'aperçus qu'elle la fourrait sous le traversin. Elle pleurait, elle sanglotait, elle poussait des gémissements à fendre l'âme. J'étais vraiment très effrayée.

—J'avais tort, car, d'après ce qu'a dit le médecin, c'est surtout parce que mademoiselle Georgette a beaucoup pleuré qu'elle n'a pas été malade plus longtemps.

—Quant à la lettre, monsieur Sarrue, il est évident que c'est mademoiselle Georgette qui l'a emportée et mise à la poste.

—Oui, dit-il, j'en suis absolument certain.

—Maintenant, vous voilà rassuré ; il n'y a pas de malheur.

Sarrue baissa la tête.

—Si, pensait-il, le malheur existe ; mais il est pour elle, pour elle seule !

—Dites-moi, reprit-il tout haut, vous avez appris à mademoiselle Georgette que Maurice a été emmené par une femme inconnue, qui est venue le chercher ?

—Certainement ; je n'avais aucune raison pour lui cacher la vérité.

—L'avez-vous revue depuis ?

—Non.

—De sorte qu'elle ignore que Maurice a fait emporter les objets qui se trouvaient dans sa chambre et qu'il veut conserver, et que par son ordre, ses meubles ont été vendus ?

—Naturellement, elle ne peut pas savoir cela.

Après l'avoir remerciée, Sarrue quitta la concierge. Il revint chez lui la tête inclinée sur sa poitrine, le cœur serré comme dans un étau, en proie à une agitation extrême. En ouvrant la porte de sa chambre, il jeta un regard plein de tristesse sur la porte voisine, qui s'était si souvent ouverte devant lui, et un soupir s'échappa de sa poitrine.

—C'était ma sœur, ma fille ! s'écria-t-il avec douleur, la gaieté et le rayon de soleil de chaque jour, ma poésie vivante, et j'ai été sans pitié pour elle ! Mes mains, que je lui avais tendues pour la protéger, ont broyé son cœur, et je l'ai chassée !... Ah ! c'est odieux, c'est infâme ce que j'ai fait là ! Mais je suis donc un méchant !...

Il s'assit tristement dans un coin, après avoir relu la lettre de Maurice, se remit à réfléchir, la tête dans ses mains.

Ce qui s'était passé, il le voyait, il le devinait ; le mot de l'énigme était trouvé. Il se blâmait, il s'accusait.

—Oui, se disait-il, en les accablant sous le poids de ma colère insensée et ridicule, je les ai réduits au désespoir. Comme moi, les malheureux ne raisonnaient plus. Après avoir vainement attendu Georgette, sachant combien j'avais été dur et cruel pour elle, Maurice s'est imaginé que le désespoir l'avait poussée au suicide, et lui-même a eu l'intention de se donner la mort. C'est alors qu'il a son projet à exécution si la Providence, qui veille évidemment sur lui, n'avait pas amené chez lui cette femme ? Probablement une parente. Et il est parti, persuadé que Georgette était morte. Et il n'y a pas à en douter, sans cela il lui aurait écrit cette lettre ? Georgette ne l'aurait pas lue, Georgette ne croirait pas à son tour que Maurice a cessé de vivre, car elle le croit, la pauvre enfant ; et ce qui le prouve, c'est cette lettre qui a été mise à la poste par elle ; c'est qu'après l'avoir lue, elle est tombée sans connaissance et qu'elle a failli mourir du coup terrible qu'elle a reçu. Maintenant, où

est-elle ? que fait-elle ? Elle pleure, elle est désolée, désespérée !

—Et c'est moi, s'écria-t-il d'un ton douloureux, c'est moi, qui aurais donné ma vie pour elle, qui ai causé son malheur ! Si je ne m'étais pas montré sans pitié, Maurice, retenu par Georgette, qu'il aime, ne serait pas parti. Où est-il allé ? Personne ne le sait. Peut-être ne reviendra-t-il plus à Paris. Il se fixera quelque part et dans un an, dans six mois, il ne pensera plus à Georgette."

Il releva brusquement la tête.

—Tout à l'heure, reprit-il, j'avais tort en disant que Maurice eût bien fait de détruire sa lettre ; non, non, il vaut mieux que Georgette le croit mort que de supposer qu'il l'a abandonnée !

Il se replongea de nouveau dans ses sombres réflexions. Mais il cessa de s'occuper de Maurice pour ne plus penser qu'à Georgette.

Il la voyait pâle, maigrie, noyée dans les larmes, malade, abandonnée de tout le monde, sans travail, sans argent, dénuée de tout, dans la plus affreuse misère !

Et pressant son front brûlant sous ses mains glacées, il s'adressait les reproches les plus violents.

Soudain, un sanglot s'échappa de sa poitrine oppressée et il se dressa d'un seul mouvement.

Il pleurait à chaudes larmes.

—Ah ! exclama-t-il avec fureur, en agitant ses grands bras, je suis un misérable, un monstre !

XVI

Un instant avait suffi pour creuser une plaie profonde au cœur de Jacques Sarrue. Les jours qui suivirent, loin de lui rendre le calme, augmentèrent encore sa douleur et lui firent sentir plus cruellement ses déchirements intérieurs. Habituellement grave, il était devenu taciturne et sombre ; il ne parlait plus à personne ; il répondait à peine quand on l'interrogeait ; il fuyait ses meilleurs amis, qui s'étonnaient de le voir changé ainsi, et cherchait tous les moyens de s'isoler, de vivre seul.

Il pensait constamment à Georgette, et cette idée que la jeune fille souffrait, qu'elle était malheureuse, devenait pour lui une véritable torture.

Il sortait de chez lui dès le matin et ne rentrait que très tard pour se coucher. Quel emploi faisait-il de son temps ? Quand il avait donné ses leçons, ce qui lui prenait à peine trois ou quatre heures, quatre jours chaque semaine, il s'en allait rôder le long des quais, devant les étalages des bouquinistes. C'était sa vieille habitude qui le conduisait plutôt que sa volonté. Et quand il était fatigué de regarder les livres, car il n'en achetait plus un seul, le front penché vers le sol, et pendant des heures il errait comme une âme en peine à travers les rues de la ville.

Il cherchait Georgette, le pauvre poète, et il espérait qu'il parviendrait à la rencontrer. Il lui fallait cette illusion et il oubliait que Paris est grand.

—Le jour où je la retrouverai, disait-il, c'est à genoux que je lui demanderai pardon, et c'est en embrassant ses pieds d'enfant que je la supplierai de me rendre le droit de la protéger et cette amitié sans laquelle, je le sens, je ne puis plus vivre !

Il faisait un seul repas par jour, quelquefois même il ne mangeait pas du tout. Il fallait que son estomac criât bien haut pour le décider à entrer chez un traiteur quelconque. Du reste, il ne faisait pas une forte dépense : il mangeait seulement pour ne pas mourir de faim.

Son vêtement n'avait jamais été dans un aussi piteux état : il ne voyait plus la brosse, il était criblé de taches d'encre, de graisse d'accrocs, usé, râpé jusqu'à la trame ; son chapeau n'avait plus ni forme, ni couleur, et un mendiant n'aurait pas retiré ses souliers de la hotte d'un chiffonnier.

La suite au prochain numéro

Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance.